

AMÉRIQUE FRANÇAISE

JACQUES LAVIGNE Exigences

PIERRE BAILLARGEON Fragment d'une pastorale

FRANÇOIS HERTEL Les Menottes

DOSTALER O'LEARY A la conscience universelle

JACQUELINE MABIT Promenade dans la montagne

JULIEN HÉBERT Le bon goût

GILLES HÉNAULT Noyade

PIERRE GÉLINAS Lettre d'octobre

ANNE HÉBERT La maison de l'Esplanade (fin)

CHRONIQUES

JACQUES G. de TONNANCOUR Art mexicain

JUDITH JASMIN L'Equipe présente Tessa

ANNE MAYRAND Saison musicale

HENRI FRACOSTEL A la manière de ...

ALBERTE DÉCARIE Les expositions de ce mois

NOTES

LIGUE
AMÉRIQUE FRANÇAISE
FONDÉE POUR L'ENCOURAGEMENT
DES LETTRES ET DES ARTS

PROGRAMME
1943 - 1944
MONTREAL

- | | |
|--------------|--|
| 17 novembre | <i>Je vends des violons d'Ingres</i>
par M. ALBAN FLAMAND |
| 1er décembre | <i>Injustice</i>
par M. JEAN DUFRESNE
<i>Oeuvres de Mozart et de Schubert</i>
par M ^{lle} ANNE MAYRAND |
| 12 janvier | <i>La censure au théâtre</i>
par M ^{lle} JUDITH JASMIN |
| 2 février | <i>Lyautey, volonté créatrice</i>
par M. PIERRE RICOUR |
| 23 février | <i>Les classes sociales</i>
par M. JACQUES MELANÇON |
| 15 mars | <i>Pour une tradition française</i>
par M. JEAN-MARIE GAUVREAU |
| 5 avril | <i>L'Afrique dans l'oeuvre de Gide</i>
par M ^{me} JULES LABARRE |
| 3 mai | <i>La mélodie dans les oeuvres nouvelles</i>
par M. JEAN PAPINEAU-COUTURE
Le compositeur interprétera une des ses
oeuvres, <i>Eglogues</i> , avec le concours de
Mademoiselle Hélène Baillargeon, contralto. |

Les conférences seront faites dans le salon bleu de
l'hôtel Ritz-Carlton, à neuf heures du soir.

Le public est cordialement invité

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat,
44, Avenue ROBERT,

Tél.: ATLantic 3158
CALumet 3702

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE LITTÉRAIRE

Directeur: PIERRE BAILLARGEON

Comité de rédaction: FRANÇOIS HERTEL, JACQUES LAVIGNE,
JULIEN HÉBERT, ROGER ROLLAND, BERNARD NANTEL.

Adresser les manuscrits à Pierre Baillargeon

BULLETIN D'ABONNEMENT.

Veillez m'inscrire pour un abonnement de un an,
six mois,

Ci-joint mandat-chèque de \$.....

Un an (10 nos) : \$3. ; six mois : \$2.

Nom

.....

Adresse

A....., le 194..

Détacher le bulletin et l'adresser à :

Pierre Baillargeon, 546, avenue Bloomfield,
Montréal, Canada.
Tél. : TAlon 6951

Téléphone : BELair 3126



TOUIT HABIT EST STRICTEMENT A LA MAIN SUR MESURES

Habits — Habits de soir — Paletots

269 est, rue Ste-Catherine
MONTRÉAL

Avec les hommages de

BELair 3041



JEAN DORAIS

Directeur général

BUREAU NATIONAL DE RAJUSTEMENT ET DE COLLECTION

G. R. MARTINEAU,
Directeur des Services

Gérard BELAIR, B.L., A. Sc.
Directeur du Recouvrement

Jacques R. SAUCIER,
*Directeur
des Relations Extérieures*

Bureau central: Edifice des Tramways, 159 ouest, rue Craig

**ACHÈTE BIEN
QUI ACHÈTE
CHEZ**

Dupuis Frères
LIMITÉE

865 EST, RUE STE-CATHERINE,

MONTRÉAL

MADAME PITOËFF

ET SA COMPAGNIE

PRESENTERONT

L'OTAGE

de *PAUL CLAUDEL*

AU THÉÂTRE DU GÉSU PROCHAÎNEMENT

EXIGENCE

On nous a demandé souvent si la revue AMÉRIQUE FRANÇAISE avait une doctrine, si elle était traditionaliste ou révolutionnaire, si elle était la revue d'une école littéraire, d'un système philosophique, d'une théorie sociale ou politique. Des jeunes intellectuels, qui ont l'intention d'écrire, nous ont reproché de ne pas accueillir les jeunes idées et les formes nouvelles ; de craindre le scandale au lieu de le faire naître, de n'attaquer rien, de ne rien affirmer catégoriquement, de ne jamais nous abandonner au souffle d'une noble émotion. Nous avons refusé l'enthousiasme absolu et agressif de la jeunesse, et avec lui toutes les révélations qu'il apportait d'un monde qui n'a jamais été vu, qu'il découvrirait. Nous avons remis à la jeunesse son monde nouveau. Elle s'est fâchée : nous avons refusé de reconnaître l'énormité qu'elle avait tirée de la spontanéité de son désir. Nouveauté, fantaisie, obscurité, paradoxe, témérité, éclat, sonorité, chevaleresque, liberté, beaucoup de confiance et le sourire émerveillé d'une jeune fille et le sourire ironique d'un vieillard, symbole de la profondeur des jeunes et de la légèreté des vieux, opposition de l'héroïsme et de la bourgeoisie. Que pouvions-nous exiger de plus, sinon quelque chose d'imperceptible qui fût du parti pris ?

Nous n'avons pas d'école littéraire définie : nous ne sommes ni claudéliens, ni valériens, ni classiques, ni romantiques, nous n'avons pas de système philosophique défini : nous ne sommes ni thomistes, ni blondéliens, ni bergsonniens ; pas de politique définie : nous ne sommes ni libéraux, ni nationalistes, ni socialistes, ni communistes ; nous n'exaltons pas une musique, une peinture, une architecture, un théâtre plus qu'un autre ; nous ne sommes ni modernes ni anciens ; nous ne sommes pas d'avantage un mélange de tout cela. Mais, nous dit-on, par quoi pensez-vous relier vos collaborateurs et donner à la revue un esprit unique ? Que pouvez-vous exiger de discernable, de précis quand vous rejetez tous les cadres, tous les élans ?

Nous exigeons la réalité, ou, du moins, une tendance vers elle. Plutôt la réalité exige de nous qui sommes réels, que nous retracions inlassablement sa ligne indéfinie. Mais nous n'au-

rions rien dit si nous nous bornions à cet énoncé, et déjà, nous aurions péché contre notre propre exigence. Car, on le verra, il s'agit d'une tendance beaucoup plus large que le réalisme littéraire. En effet il ne s'agit pas d'énumérer une série de principes et de lois, mais de discerner, sans rien éliminer de ce qui est donné, ce qui est exigé en nous et au dehors pour que notre pensée dans toutes ses formes, et nous-mêmes dans toutes nos manifestations, nous soyons assurés d'avancer vers la réalité.

Cependant nous ne prétendons pas établir une philosophie de la réalité, une théorie réaliste de l'art ; notre but est beaucoup plus humble. Nous essayerons de mettre en évidence les faits les plus facilement constatables, posés par le mouvement de l'homme qui tous les jours réagit devant les choses et les événements. Nous nous appliquerons ensuite à retracer les liens qui relient ces faits entre eux, le sens de leur vie et de leur progrès, afin d'y trouver la base d'une explication de la littérature aussi près que possible de l'expérience commune, et par là les conditions de sa solidité. Car, si la littérature et la pensée sont des manifestations de la vie de l'homme, elles se doivent, comme la vie, d'être un accomplissement de la nature humaine. Si toute action, si originale soit-elle, ne peut réussir sans se soumettre aux limites qui la canalisent, si la vie, à cause même qu'elle est libre, se doit d'être attentive aux conditions qui permettent son épanouissement, la littérature serait-elle seule à fonder son originalité et sa réalité en dehors de toute discipline, sur une spontanéité jamais contrariée ? Il suffit de s'être essayé à écrire pour constater qu'il n'en est pas ainsi. Mais s'il n'y a pas de littérature sans une discipline, celle-ci ne peut prendre sa valeur que si elle devient un esprit dans celui qui l'applique. En effet, il faut le redire, nul n'écrit juste et n'avance s'il se contente de retenir une suite de préceptes, ou d'adhérer à une école.

Si on me demande maintenant quel est l'esprit de notre revue, on peut prévoir le sens de ma réponse. Ce n'est pas un esprit d'école, de système, mais une attitude qui enveloppe toutes les formes de pensées pour les attacher à la vie des hommes d'où elles sont issues, afin d'aider les hommes à se mieux évaluer en les aidant à mieux voir ce qui les entoure, à mieux se secourir en s'éclairant mutuellement selon leur orientation propre. Cet esprit, on le voit, est plus qu'un besoin de nouveau,

EXIGENCE

plus qu'un besoin de nous distinguer, c'est la réponse que réclament les hommes sérieux.

Lorsqu'il y tant de confusion dans le monde, la littérature, la pensée et l'art peuvent-ils se permettre d'être une divagation fût-elle censée être sublime ? Lorsque notre littérature, malgré son essor matériel, exige si peu d'elle-même et se pardonne si facilement de n'avoir rien dit pourvu qu'elle ait recueilli l'approbation naïve d'un jeune public plus enthousiaste que réfléchi, n'est-il pas nécessaire de nous donner une doctrine qui nous défende contre les séductions de la gloire littéraire elle-même, en nous imposant de replacer sans cesse nos créations dans le mouvement des choses ? Ainsi nous apprendrons si nous continuons de suivre la réalité et si nos efforts nouveaux nous ont aidés à nous la faire mieux suivre. Sans doute cet esprit ne s'atteint pas du premier coup et nous avouons qu'il n'a pas toujours assez pénétré notre travail ; il n'en reste pas moins l'unique tendance qui nous inspire, la seule que nous reconnaitrons à l'avenir, parce qu'elle est la seule qui puisse être une conquête progressive de la réalité.

JACQUES LAVIGNE

FRAGMENT D'UNE PASTORALE*

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale

MALHERBE

Il rêve, il est Tithon, il veut être cigale ;
A l'oublieux, du moins, l'histoire est sans morale.
Il n'aura pas le temps d'être immortel et vieil ;
Les plaisirs dureront jusques à son réveil.
L'Aurore vient à lui, lui parle et le caresse,
Et, pour faire cela, suffit à la déesse
D'un roseau, d'un rayon de lune, si le vent
Qui les fléchit ensemble en frôle son amant.
Est-ce l'Aurore ? Une autre, il se peut, une fille
Qui n'est que le reflet sur l'eau du jour qui brille
Au loin. S'il est heureux, il importe assez peu
Que ce soit l'une ou l'autre ou bien même les deux.
Parce qu'il est un pâtre et que la solitude
Avantageusement tient lieu pour lui d'étude,
Il sait que son bonheur ne dépend que de soi,
Et que, si les amants longtemps gardent leur foi,
C'est par besoin d'aimer et non parce qu'ils s'aiment.
Que ce soit donc une autre ou l'Aurore elle-même,
C'est toujours lui qu'il aime. En quoi le rêve a l'air
Plus vrai que le réel, et l'ombre, que la chair ...
Sentiment discutable, il faut dire : le pâtre
Qui ne voit que le bouc et les chèvres s'ébattre,
Peut bien errer un peu jugeant de ses pareils ...
Un rayon de soleil ... Etc.

PIERRE BAILLARGEON

* Un autre fragment de ce poème a été publié dans le numéro 16.

LES MENOTTES*

Une vie variée comporte bien un événement tous les six mois. Le service bizarre que je fus amené à rendre à Brouillard m'ouvrit les yeux définitivement sur un aspect du monde dont on ne fera jamais trop état.

Brouillard m'appela en dernier ressort. Il avait auparavant consulté Conan Doyle, Van Dyne et même le Père Brown. Ces dépisteurs des complications psychologiques, dans le domaine du crime, n'avaient pu l'éclairer sur le drame qui bouleversait la vie de son voisin. Il eut recours à son ami le liseur de romans.

Voilà les faits. Sa voisine, qui semblait une femme normale, et qui l'était peut-être ma foi, tenait son mari enfermé depuis trois mois que durait leur union. Dès la première nuit de leur mariage, elle avait passé aux mains et aux pieds de son malheureux conjoint de solides menottes dont il ne s'était aperçu qu'à son réveil. Depuis, il n'avait pas mis le pied hors de la maison. C'est elle qui travaillait à l'extérieur et lui qui, relâché après quinze jours sur la promesse qu'il ne s'évaderait pas, tenait le ménage.

Brouillard, intrigué et surtout renseigné par sa femme, qui le tenait au courant, heure par heure, de l'existence emmurée du malheureux époux, s'était mis en tête de résoudre ce problème psychologique. Il avait même trouvé le moyen de faire la connaissance de l'homme-ménagère. Celui-ci lui avait conté son aventure, mais sans amertume et plutôt avec une grande douceur. A tel point que Brouillard en avait été éberlué et se demandait non sans raison lequel de l'époux ou de l'épouse dans ce ménage extraordinaire souffrait de troubles mentaux.

La femme de Brouillard avait tenté de son côté une explication avec celle que nous ferions mieux d'appeler la Tortionnaire. Elle en était demeurée éberluée. Cette virago était très aimable et ne tarissait pas d'éloges sur le compte de son mari. Elle niait cependant l'affaire des menottes et affirmait que son cher Albert, étant doué d'une imagination et d'une sensibilité excessives, ne pouvait souffrir les heurts de la vie quotidienne

* Extrait de Anatole Laplante, curieux homme, en préparation.

au milieu des employés brutaux parmi lesquels il devait travailler. Il avait donc été convenu, lors de leur mariage, qu'il garderait la maison et qu'elle le remplacerait au bureau. C'est elle-même, du moins c'est ce qu'elle affirmait, qui lui avait suggéré cette histoire de menottes. Cela pour certaines raisons personnelles, et aussi dans le but de dépister les conjectures des voisins ; mais elle voulait bien, en faveur de Madame Brouillard, déroger à la convention et livrer toute la vérité.

Brouillard, plus intrigué que jamais, après cette explication qui compliquait davantage les choses, alla même jusqu'à ouvrir son Lortie au livre de la psychologie. Comme il avait passablement oublié le latin et que d'ailleurs il ne trouvait rien d'éclairant dans le manuel, il jugea préférable de me confier le soin d'élucider le problème.

M'ayant arrêté dans la rue, au cours de notre rencontre quotidienne, il me dit : "Tu es un psychologue, toi. Que penses-tu du cas suivant ?" Et il m'expliqua ce que je viens de raconter.

Je lui demandai du temps pour réfléchir, car je ne trouvais guère satisfaisante l'explication simpliste qu'il proposait lui-même, l'explication "attendue". Cette femme, malgré ses allures normales, est une jalouse féroce qui tient son mari séquestré parce qu'elle craint l'ombre même d'une infidélité, etc.

A cela je répondis que la jalousie est une passion tellement clairvoyante qu'elle ne saurait inspirer une mesure aussi imprudente. Une véritable jalouse irait attendre son mari à sa sortie du bureau et ne le laisserait pas seul à la maison, tout le jour.

"Pour moi, dis-je à Brouillard, il y a de la folie là-dedans. Est-elle du côté du mari ou de celui de la femme, je l'ignore ?"

Cette réponse n'était que provisoire, car elle demeurait au fond encore plus simpliste que la solution de Brouillard.

* * *

Une semaine plus tard, il y avait du nouveau. Brouillard m'accoste en pleine rue.

—Imagine-toi que notre famille à l'envers a adopté un gosse et que c'est le mari qui l'élève.

—Ah ! bon !

—Ce n'est pas tout. Une fois la semaine, la mère de la jeune femme vient passer une journée complète avec le mari. El-

le arrive après le départ de sa fille et s'en va avant son retour. J'ai fait une vague allusion à ce sujet à ce pauvre garçon. Il m'a dit que sa belle-mère aimait beaucoup sa fille mais qu'elle s'abstenait toujours de la voir, à cause de l'excessive impressionnabilité de la jeune femme. "Elle vient causer avec moi de sa fille, toutes les semaines, m'affirme ce garçon, mais elle ne voudrait pour rien au monde la rencontrer".

—Pourquoi donc, fis-je ?

—Ici, je n'y comprends plus rien, ajoute Brouillard. Le garçon prétend que sa femme est convaincue d'avoir brisé le cœur de sa mère en se mariant. La belle-mère a eu beau affirmer qu'elle était très heureuse de leur union, la jeune femme ne l'admet point. Pourtant, elle sait que, chaque semaine, son mari et sa mère passent la journée du mercredi en tête-à-tête, elle trouve, à son arrivée ce soir-là, une corbeille de friandises apportées par sa mère. Et elle persiste à ne plus vouloir paraître en présence de sa mère, parce qu'elle prétend que la grande sensibilité de cette bonne femme ne résisterait pas à la vue de sa petite fille qui s'est donnée à un autre par le mariage.

—Tâche de faire parler la belle-mère, dis-je à Brouillard. Ton histoire me passionne, mais je t'avoue que je m'y perds de plus en plus.

* * *

Quinze jours plus tard, Brouillard, curieux comme tous les petits bourgeois, est parvenu à faire la connaissance de la belle-mère et il me déclare tout rayonnant qu'il est en possession du secret.

—J'ai causé avec la belle-mère. C'est une personne extrêmement pondérée et pourtant c'est elle qui est la cause de tous ces malentendus. Voilà : elle m'a dit à peu près ceci : "Ma fille est d'une grande délicatesse d'âme, son époux, qui est aussi son cousin, est un jeune homme très raffiné et même un peu efféminé. Il ne peut supporter les heurts, ni les malentendus. Au moment de leur mariage, comme ma fille tenait à conserver des intérêts importants que possède notre famille dans une grande fabrique de chaussures, et parce que son mari, détenteur des principaux titres, ne pouvait sans une souffrance intolérable s'occuper d'affaires, elle eut, sur mon conseil, l'idée de le ligoter au lit et de l'empêcher pendant quelques jours de retourner à son

travail. Nous pensâmes que ce moyen violent était le seul qui pût justifier à ses propres yeux le jeune homme de se livrer désormais à une vie inactive. Quand il se fut résigné à cette violence, qui a coûté à moi et à ma fille bien des larmes, puisque nous aimons beaucoup notre Albert, il constata que sa femme l'avait à jamais libéré des soucis d'affaires et en éprouva un vaste soulagement. Entre temps, ma fille avait pris au bureau la place de son mari et s'acquittait fort bien de cette tâche qui s'ajuste merveilleusement à son caractère primesautier.

“Pourtant ma fille est très sensible. Bien qu'elle m'aime beaucoup et qu'elle souffre de ne plus me voir, je sais bien qu'elle souffrirait davantage à ma vue, surtout si je la voyais en présence de son mari. Elle ne peut s'empêcher de penser en effet, lorsqu'elle me voit, que son mari est un être inférieur, diminué en quelque sorte, par un genre spécial d'agoraphobie qui menaçait de devenir délirante au cours des derniers mois de leurs fiançailles.

“Le seul fait de me voir lui rappelle cette cruelle infirmité de celui qu'elle aime plus que tout au monde. D'autre part, elle laisse croire à son mari que, vu ma grande sensibilité (nous sommes tous très sensibles dans notre famille), je ne puis me consoler de savoir qu'elle a quitté sa mère pour se donner à une autre personne.

“Enfin, et c'est là la raison la plus profonde de notre apparente rupture, ma fille ne pouvant absolument pas me voir en présence de son mari, et travaillant tout le jour, ne saurait trouver un moment pour me rencontrer, sans exciter les soupçons de son mari, qui serait menacé de retomber dans des pensées déprimantes, s'il soupçonnait seulement que nous puissions nous concerter en son absence pour faire son bonheur comme on fait celui d'un grand enfant”.

Voilà à peu près ce que j'ai retenu, déclara Brouillard. C'est décidément la belle-mère qui a raison. C'est une explication, un peu compliquée, mais plausible.

—Certes.

—Pourtant, ma femme prétend que c'est la belle-mère qui radote, mais les femmes dans ces matières là...

—Moi, je ne comprend plus rien du tout.

—Ainsi tu ne crois pas à l'explication de la belle-mère.

—Oui et non. Je ne comprends rien, c'est clair. Essaie

encore une fois de faire causer le garçon. Il y a des chances que ce ne soit pas lui qui est fou, puisqu'il n'accuse de folie ni sa femme, ni sa belle-mère. Tu dis qu'il n'a pas l'air malheureux ?

—Lui. Pas du tout. Il est gai comme un pinson. Il chante tout le jour en grillant des cigarettes et en berçant le mioche de trois ans qu'ils ont adopté.

—Voilà. Tu vas t'arranger pour parler net au jeune homme. A-t-il l'air robuste ?

—Oui. Il est frêle, mais solide.

—A-t-il des tics ?

—Il est gai, il est solide, il n'a pas de tics. Nous avons bien des chances qu'il soit sain. Tu vas donc lui répéter mot pour mot les versions de sa femme et de sa belle-mère. Au besoin, apprends par coeur tout ce qu'il te dira et viens m'apporter cela tout chaud. Entre deux verres de rhum, nous jugerons définitivement la cause et au besoin nous ferons interner qui de droit. Il ne doit y avoir qu'un fou dans toute cette affaire.

* * *

Notre rencontre avait été fixée pour le samedi soir. Brouillard devait avoir son entrevue avec le jeune homme dans l'après-midi. Ce jour-là en effet, son bureau chômait, tandis que la jeune femme se rendait au sien comme d'habitude.

A six heures, je l'attendais. Nous devions souper ensemble. J'avais mis la table, un peu plus élégamment que d'habitude, dans ma garçonnière. Deux verres et des cigares nous éclairciraient au besoin les idées.

Brouillard ne tarda pas à arriver.

—Tout est clair enfin, me dit-il en entrant.

—Tant mieux ! Conte-moi ça.

—D'abord, le jeune homme m'a écouté sans mot dire. Il n'a pas manifesté la moindre nervosité, ni la moindre surprise. Quand j'ai eu fini, il m'a dit simplement : "Je savais tout cela". Puis, avec un effort, il a murmuré : Je ne voulais pas parler, mais puisque vous vous intéressez tant à mon sort, je vais vous dire l'exacte vérité. Promettez-moi toutefois que jamais vous n'en soufflerez mot à ces deux pauvres femmes.

—Voilà. Elles étaient mes parentes, vous le savez, même avant mon mariage. Comme mon père, que ma tante a beaucoup

aimé, a sombré précocement dans la névrose, à la suite d'une crise d'agoraphobie, ma tante — qui a été aussi ma tutrice — a toujours craint pour moi semblable malheur. Elle m'a entouré dès mon jeune âge, (j'ai perdu mon père et ma mère quand j'avais six ans) de toutes sortes d'attentions.

“Ma cousine, qui est devenue depuis ma femme, a malheureusement été mise au courant des craintes de sa mère à mon sujet, et cela depuis des années. Nous avons grandi ensemble. Nous nous sommes aimés d'amour depuis l'âge de quinze ans. Au début, ma tante s'est opposée à notre mariage ; puis elle l'a accepté volontiers. Ma femme, au temps où elle n'était que ma cousine, a cru à une sorte de jalousie chez sa mère. Elle a pensé que celle-ci ne voulait pas donner sa fille à un autre par une sorte d'égoïsme maternel qu'on rencontre parfois dans les romans. (C'est le jeune homme qui a fait cette remarque, m'assure Brouillard). Or, la véritable raison de ma tante c'est la crainte chez moi d'une maladie mentale héréditaire. Je dois avouer en effet que j'ai donné plus d'un signe d'agoraphobie. Bien que bénigne chez moi, cette crainte des foules peut devenir en effet pernicieuse et me conduire à la folie. Plus ma tante, lorsqu'elle s'opposait au mariage, insistait sur la vraie raison, plus ma femme croyait que cette raison n'était pas la vraie. N'a-t-on pas l'habitude de mettre de l'avant les fausses raisons et de cacher les vraies ?

—Diantre ! Ce jeune homme est pénétrant, m'écriai-je, sachant que cette réflexion ne pouvait venir de Brouillard, qui s'acquittait d'ailleurs admirablement de sa besogne de dictaphone.

“Finalement, ma tante consentit à notre mariage, à la condition expresse que nous ne demeurions pas avec elle. Elle nous installa à ses frais ici et, comme elle savait que l'état de santé de sa fille ne lui permettrait pas d'avoir des enfants, elle nous fit promettre d'en adopter un après quelques mois de mariage.

“Venons maintenant à l'affaire des menottes. C'est moi qui vous en ai parlé le premier parce que je me doutais que vous finiriez par connaître ma belle-mère et qu'elle en ferait état devant vous ou devant votre femme. Au vrai, il n'y a jamais eu de menottes ; et c'est de plein gré que j'ai accepté de demeurer à la maison pendant que ma femme s'occuperait du bureau. Je ne

LES MENOTTES

vous ai jusqu'ici que peu parlé de ma femme, mais quelques explications s'imposent à son sujet.

“Ma femme a besoin de beaucoup d'activité. Elle a été élevée à la manière de Clara d'Ellébeuse. (Ici, Brouillard esquisse un geste vague pour signifier qu'il ne sait décidément pas de quoi il s'agit). Cette éducation romanesque et enclose que ma tante lui a imposée en a fait une jeune femme extrêmement sensible et sentimentale. Sa sollicitude et son amour à mon égard ainsi qu'à l'égard de sa mère sont si inquiets que je craindrais par dessus tout de contrecarrer ses visées charitables à notre endroit.

“Croyant d'une part que sa mère est jalouse de moi, me voyant d'autre part menacé d'une maladie terrible, alors qu'au fond elle me paraît de nous trois la plus en danger, elle veut à tout prix écarter les malheurs qu'elle redoute des deux êtres qui lui sont chers.

“C'est alors qu'elle m'a supplié de lui abandonner mon poste au bureau. Sachant qu'elle est fort intelligente et plus experte que je le suis en affaires, j'ai pourtant fait mine au début de m'opposer à son désir. J'ai surtout insinué que cela dépassait les limites du dévouement normal d'une épouse à l'égard de son époux. Je me suis finalement laissé convaincre, lorsqu'elle m'a assuré que cette solution s'imposait, surtout dans l'intérêt de sa mère dont la sollicitude à mon endroit s'inquiétait de ma propension à la crainte des foules. J'ai voulu laisser à ma femme, a-t-il ajouté textuellement, la sensation de sa belle âme. De cette manière, étant parfaitement satisfaite d'elle-même, elle sera ne sûreté contre des craintes et des remords qui pourraient à la longue la conduire à la folie ; car la folie est un problème qui se pose pour chacun des membres de notre famille.

“Je termine par l'explication définitive en ce qui concerne ma tante. Elle a été très ébranlée jadis par la catastrophe qui lui a ravi dans la personne de mon père un frère qu'elle aimait beaucoup. Son propre mari est mort accidentellement, quand j'avais une dizaine d'années. Tous ces chagrins, ajoutés aux soucis d'une âme trop fragile et trop sensible, ont poussé ma femme et moi à lui laisser croire que ma femme en effet a dû me faire violence pour m'empêcher de retourner à mon travail et pour me faire accepter le genre de vie qui est le mien dans un ménage d'ailleurs des plus heureux.

“Ma femme et moi nous sommes pleinement d'accord sur plusieurs points, à savoir qu'il faut laisser à ma belle-mère l'illusion que j'ai été comme domestiqué et séquestré. Cela permet à ma belle-mère de m'estimer et surtout de me plaindre. Rien ne fait plus de bien à une femme malade qu'une pitié à exercer. En second lieu, notre supercherie permet à ma belle-mère de poser en martyre de l'amour maternel vis à vis d'elle-même. Croyant que sa fille ne pourrait supporter sans danger nos présences conjointes, elle se prive de voir sa fille : ce qui la grandit à ses propres yeux. En même temps, elle se dévoue pour moi qui suis, d'après elle, son bourreau involontaire, en raison de cette excessive fragilité cérébrale qu'elle me prête : cela déclanche chez elle, avec plus de force encore, le complexe de l'héroïsme vécu, et cela suffirait au bonheur d'une femme moins avide qu'elle de renoncements acceptés.

“En dernier lieu, ma femme préfère ne pas voir trop souvent sa mère : parce que sa mère, je le répète, s'est longtemps opposée à notre union et que ma femme persiste à croire que sa mère, si elle ne se détache pas absolument de sa fille par une longue absence, n'arrivera pas à se libérer d'une certaine jalousie qu'elle éprouve à mon égard et qui, à la longue, risquerait de l'aigrir contre moi.

“C'est ainsi que ma belle-mère, privée de sa fille, non pas à cause de notre amour conjugal, mais à cause d'un concours de circonstances qu'elle croit diriger, me considère avec beaucoup de sollicitude et de tendresse, en même temps qu'elle se détache peu à peu de sa fille. Le tout, en ayant l'heureuse illusion de se dévouer absolument pour notre bonheur”.

—Si j'ai bien retenu, voilà l'essentiel de ce que m'a dit le jeune homme. N'est-ce pas que c'est lui qui a raison ? Coincé entre deux femmes trop nerveuses, pour avoir la paix, il s'est condamné à la réclusion. S'il y a un héros dans tout cela, c'est lui.

—Mon vieux Bronillard, tout est à recommencer. Je crois que si nos trois personnages sont fous — ce que j'hésite à penser — le plus fou des trois, c'est le jeune homme. En tout cas, je donne ma langue au chat. Notre dernière chance — je t'avoue qu'elle est mince — repose sur une intervention de ta femme. Il faut qu'elle obtienne de la jeune épouse une relation plus complète que les bribes obtenues autrefois. Quand nous serons en

possession des trois versions, nous verrons bien s'il n'y a pas, dans l'une ou l'autre, quelque faille révélatrice.

—Ainsi, tu n'admetts pas le récit du jeune homme. Je t'avoue qu'il me satisfait pleinement. Il va jusqu'à s'accuser lui-même. Un vrai fou ne concède rien. Remarque que les deux femmes se sont plus ou moins accusées mutuellement de folie, qu'elles ont toutes deux parlé des troubles mentaux du jeune homme, mais que nulle d'entre elles n'a un seul instant admis qu'il pouvait y avoir quelque chose d'anormal dans sa propre conduite. Pourtant, il y a de l'anormal. Donc...

—Tu raisones trop bien, mon pauvre Brouillard. Mon instinct me dit que notre affaire est plus compliquée que cela. En tout cas, tâche d'obtenir par ta femme une dernière expérience.

—J'essaierai. Bonsoir.

Je demeurai plusieurs heures à songer à cette étrange histoire ; et je n'étais pas plus avancé quand je me couchai.

* * *

Une semaine plus tard, Brouillard m'arrive plus radieux que jamais.

—Enfin, tout s'éclaire. Si tu savais comme c'est simple. C'est la jeune femme seule qui est folle, et c'est le mari qui a raison.

—Bon. Cette fois, je t'interromps avant de commencer. Faisons un bilan consciencieux. Au début, tu pensais que la jeune femme était jalouse simplement. Après la première rencontre de ton épouse avec la jeune femme, le jeune homme était d'une complexion cérébrale délicate. Tu causes avec la belle-mère. Elle t'apprend que le jeune homme est menacé d'agoraphobie, et que sa fille est d'une excessive sensibilité. Bon. Tu fais causer le garçon : il se déclare agoraphobe, mais il avoue que sa femme et lui rusent charitablement avec la belle-mère, qui est très sensible — tout le monde est d'une sensibilité extraordinaire dans cette famille. Le jeune homme t'affirme même que la plus menacée de folie est la jeune épouse, que d'ailleurs il aime tendrement. Tout cela est-il exact ?

—Oui.

—Bon. Maintenant, c'est au tour de la jeune femme seule d'être folle ; et c'est elle qui l'affirme. Moi, je le nie avant

toute explication. Ça manque de solidité, ce n'est pas scientifique. On n'accepte pas le témoignage d'un fou, surtout en matière de folie.

—Mais quand le fou avoue, ne cesse-t-il pas d'être fou ?

—Concédé ; mais alors ta nouvelle thèse est en ruine. La jeune femme soutient que c'est elle, et elle seule, la folle. Ne vois-tu pas qu'elle n'est pas folle ? C'est ton propre argument que je rétorque.

—Diable !

—Il n'y a qu'une solution, mon vieux. Devenons hégéliens. Hegel est un philosophe qui soutient que les contradictions se complètent. La thèse appelle l'antithèse. On n'a plus qu'à faire la synthèse. La voici. Ou nos trois personnages sont fous ou c'est nous deux qui sommes fous. Ou bien ils ne sont pas fous et ils nous mystifient, avec une habileté consommée ; et il n'y a personne de fou. Nous ne sommes l'un et l'autre que naïfs. Ou ils sont fous et nous aussi avec eux, et tout le monde avec nous deux. Je t'avouerai que cette dernière hypothèse, puisque nous en sommes au vocabulaire en "èse", est la plus séduisante. Je dois enfin te concéder que ces disjonctions sont très incomplètes — tu te souviens des lois de la disjonction ! — et qu'il y a une foule d'autres possibilités, combinaisons et arrangements qui relèvent directement du binôme de Newton et dont il convient de demander le nombre exact à quelque mathématicien.

Brouillard veut bien rire de mes divagations philosophiques, mais je sens que sa curiosité l'emporte et qu'il exige que nous continuions d'approfondir le cas concret.

—Pardonne-moi cette digression. Qu'a dit la jeune femme ?

—Elle a dit que sa mère, bien qu'elle ne sache pas que l'histoire des menottes est fausse, est complètement d'accord avec son neveu — qui est aussi son gendre — pour protéger contre la mélancolie dont elle est menacée, la jeune femme.

—Ah ! Tu vois que c'est Hegel qui a raison. Les contraires et les contradictoires, c'est tout comme. La synthèse s'en vient donc, puisque l'agoraphobie est le propre contraire de la mélancolie. L'une naît des foules, l'autre de la solitude.

—Tais-toi donc. Avec tes considérations philosophiques, tu me fais perdre le fil. Je disais que la jeune femme est la seule folle et qu'elle le sait. Tout le reste s'explique simplement. Elle

donne le change à son mari : ne feint-elle pas de craindre pour lui l'agoraphobie ? Il croit qu'elle est dupe et que le dévouement qu'elle manifeste en prenant sa place lui fait du bien. Au vrai, elle avoue que son état s'améliore depuis qu'elle se livre à ces occupations. Elle s'est soumise, sur le conseil de sa mère et de concert avec son mari à la pseudo-imposition des menottes, dans l'espoir de faire croire à sa mère que c'est le mari qui est menacé et lui qu'il faut protéger. Le mari s'est prêté à ce manège de fort bon gré ; il ne voudrait en rien chagriner sa femme et accroître son penchant à la mélancolie. La belle-mère sait d'ailleurs fort bien que c'est sa fille qui est atteinte du cerveau ; mais elle entre dans le jeu, en partie pour se raccrocher à des espoirs illusoires d'une guérison de sa fille, en partie parce qu'il lui plaît assez de substituer un chagrin imaginaire, (l'inquiétude au sujet de son gendre) au chagrin réel qui la ronge, à savoir la folie de sa fille. Quant aux menottes, c'est la mère qui les a conseillées ; elle croit que sa fille les a réellement appliquées et elle espère que cet acte d'énergie dont tout le reste de l'histoire n'est que le prolongement rendra à sa fille assez de confiance en elle-même pour lui créer à la longue un subconscient de femme forte qui la libérera des phantasmes déprimants.

Ici, continue Brouillard, ma femme n'a pu s'empêcher d'avouer à la jeune femme que j'avais fait parler le fils et la mère et que les versions étaient complètement divergentes de sa propre version. La jeune femme a demandé à ma femme de lui fournir les explications des deux autres parties. Quand ma femme eût terminé, la jeune femme, avec un sourire d'une grande douceur, a simplement dit : "C'est bien cela. Ils rusent tous les deux pour éviter que mon mal s'aggrave. Quelle charité est la leur ! Tout ce qu'ils vous ont dit est exact à leur point de vue et ils n'ont pas voulu vous mentir. Ils faussent cependant la perspective, et c'est parce qu'ils ne veulent pas trop souffrir de notre vie bizarre.

—C'est tout ?

—Il me semble.

—Quelques points persistent à me chagriner. Ta femme a-t-elle demandé à cette folle qui s'avoue avec tant de bonne grâce, pourquoi sa mère ne venait jamais chez son gendre qu'en l'absence de sa fille ?

—Ah ! Oui. C'est le plus curieux. La mère sait que la

mélancolie de sa fille s'éveille à la simple vue de celle qui fut la seule compagne de son enfance triste, et elle veut éviter à tout prix la moindre occasion de rechute. Ici, je ne me souviens pas au juste. C'est quelque chose comme ça. De plus, la mère, très sensible et délicate, souffre elle-même de la simple vue de sa fille dont elle tente d'oublier la triste infirmité. Enfin, la jeune femme a supplié ma femme de ne pas souffler un mot aux deux autres de l'aveu qu'elle lui avait fait. Tu admettras que cette fois, nous tenons un fil solide.

—Me permets-tu de tirer les conclusions ?

—Vas-y ! Mais tu dois admettre...

—Je n'admets qu'une chose, mon vieux, la complexité du réel. Sais-tu qui a mis des menottes à tout ce monde ? C'est la vie. Je ne crois pas qu'un seul de ces trois êtres soit menteur ni fou. De quoi souffrent-ils donc ? Ils sont trop lucides.

* * *

Brouillard s'est levé. Il n'a pas parlé, il m'a regardé de travers, il a pris son chapeau, il s'est passé la main gauche sur le front, il a mis la main droite sur la poignée de la porte, il m'a inspecté une dernière fois de haut en bas, il m'a dit bonsoir.

FRANÇOIS HERTEL

A LA CONSCIENCE UNIVERSELLE

Qu'on veuille ou non l'admettre, la France gêne le monde ; elle ne l'a même jamais tant gêné que depuis qu'elle n'est plus une menace pour personne. Elle gêne non par sa masse, comme l'U.R.S.S. pourrait par exemple, par moments, embarrasser les Alliés, mais elle gêne tout simplement ; elle gêne parce que si le bourreau lui tient encore la tête sous le couperet, personne ne peut se vanter d'être parfaitement innocent de la lui avoir livrée.

J'entends déjà des hauts cris, des dénégations passionnées. "C'est faux, archi-faux !... On n'a de toutes façons pas voulu ça. Ce sont les Français eux-mêmes qui sont les premiers, sinon les seuls, responsables de l'état de leur patrie". Et l'on se drapera dans sa toge immaculée comme le nommé Pilate devant le Christ.

Mais n'empêche que la France gêne le monde. Elle n'est évidemment pas inquiétante aujourd'hui ! Mais sait-on jamais avec ces diables de Français ce qui peut arriver. Ce sont d'éternels empêcheurs de tourner en rond, d'incorrigibles idéalistes qui ne veulent jamais faire comme les autres. Si jamais, après la guerre, ils se remettaient à parler, à récriminer, à réclamer, à ne pas être content du monde qu'on est en train de préparer et dans lequel on semble vouloir leur laisser une place qu'ils pourraient ne pas trouver assez importante ? Et si pour appuyer leur revendications, ils allaient s'appuyer sur ces communistes ?

Evidemment, il y a toujours moyen de circonvenir des Français. On a réussi le coup au lendemain de Versailles ; on leur a prouvé que cette Allemagne qu'ils avaient l'air de craindre à l'égal d'une bête de l'Apocalypse, n'était pas si méchante que cela ; qu'on pouvait s'entendre avec elle. Ils ont bien récriminé un peu lorsqu'on leur a demandé de lâcher les unes après les autres les garanties de protection et de sécurité qu'ils tenaient ; mais on a remplacé ceux qui ne voulaient pas comprendre par des hommes plus intelligents, moins rébarbatifs, des hommes plus souples à qui on a tout passé.

Quand on pense que la France ne voulait pas croire à la nécessité d'une Allemagne économiquement forte pour le maintien de l'équilibre européen ; qu'elle a pris au sérieux ce danger

allemand au point d'aller occuper la Rhur, et ce, sans crier gare, geste qui aurait pu être catastrophique pour cette pauvre Allemagne qui aurait pu tomber en morceaux. Pensez donc, après l'Autriche, menace terrible pour la paix de l'Europe, s'il avait fallu que l'Allemagne elle aussi disparaisse de la carte ! Et quand on pense encore que la France se fit tirer l'oreille pour évacuer la Rhénanie et pour passer l'éponge sur l'ardoise des dettes sans être assurée auparavant que ses associés en feraient autant à son égard.

Comme si elle avait payé cette guerre. Il est vrai qu'elle avait eu un petit million et demi de morts ; presque autant de blessés, d'estropiés ; elle eut aussi quelques départements sacagés (seize à peine), quelques églises endommagées, quelques civils massacrés. Mais on avait versé de beaux et brillants dollars pour réparer tout cela. Et puis, qu'était-ce en regard des millions et des milliards de boîtes de "singe" qu'on lui avait fournies pour nourrir les soldats et leur permettre de continuer à se battre. Et puis, tous ces magnifiques tanks, ces belles mitrailleuses et mitraillettes, de véritables petits joujous, qui donc les leur avait fournis ? Il fallait que ça se paye, et elle s'était d'ailleurs engagée à s'exécuter en bonne et sonnante monnaie, tirée du fond des bas de laine. C'était sacré ! On fait des affaires ou l'on n'en fait pas et ça prend des Français pour mêler le sentiment aux affaires.

Oui, décidément, ces Français, ils n'ont pas le sens des affaires !

* * *

Et voila-t-il pas qu'aujourd'hui, encore, ils osent exiger. De quel droit, s.v.p. ? Il y a trois ans qu'ils ont perdu leur guerre ; oh, oui, ils ont bien quelques petits régiments qui se sont illustrés ici et là, quelques milliers d'hommes ; mais ces hommes s'ils peuvent se battre qui les arme, qui les équipe encore une fois ? Ils n'ont pas à s'en faire ; la guerre, on va la gagner et on saura se souvenir d'eux. Et on leur fera une place sur le coin de la table de la conférence de la paix, évidemment si cette table n'est pas ronde et si elle est assez grande pour qu'on puisse les y placer... et s'ils sont gentils, s'ils écoutent les sages conseils qu'on leur prodiguera, ils auront tout ce qu'on voudra bien leur donner.

* * *

Vous allez dire que je blague et que l'on ne doit pas blaguer des choses aussi sérieuses. Non, je ne blague pas ; je suis sérieux, très sérieux, et à voir le cas que l'on fait aujourd'hui de la France, je ne puis m'empêcher de dire certaines choses et de les dire tout d'une pièce, même si le ton ne plaît pas.

Vous êtes-vous déjà arrêté à penser ce que signifie cette absence de la France ? Avez-vous ressenti cette invraisemblance, cette chose horrible que signifie l'emprisonnement d'un peuple de quarante millions d'habitants, livrés sans défense, un peuple entier réduit à l'état d'otage ? Avez-vous pesé et examiné ce fait sans précédent dans l'histoire du complet effacement de ce grand pays, de cette nation spirituelle vers laquelle le monde s'était habitué à regarder aux époques de grand bouleversement ? Avez-vous réfléchi, ne fût-ce qu'un instant, à tout ce que cela représente ? La patrie de la liberté, le boulet du forçat aux pieds ; le temple de la saine raison et de l'esprit fermé et gardé par les négateurs de la culture humaine ; le pays des constructeurs de cathédrales livré aux fidèles de Wotan et des dieux primitifs des forêts germaniques ; Paris, cette ville qui a fait rêver le monde, liée, étouffée et, ce qui pis est, inaccessible ?

C'est pourtant présentement le partage de la France. L'on ne peut définir ce malaise imprécis, qui tient à la fois au coeur et à l'esprit, en pensant au sort de ce peuple martyr, dont le plus grand tort est d'avoir été trop généreux et d'avoir cru trop profondément, trop passionnément, trop sincèrement à la liberté humaine. On est confondu devant cette immense et profonde nuit qui l'enveloppe et l'on éprouve une impression insaisissable qui est plus que de la nostalgie, qui est tout à la fois un immense regret, une terrible appréhension et aussi une grande douleur comme celle que l'on doit éprouver quand on sait qu'un être cher est en danger, une douleur qui va au tréfonds de l'âme en nous laissant inquiets et troublés.

La France est aujourd'hui au coeur de la bataille. "Il n'est pas de commune mesure, dit St-Exupéry dans sa *Lettre à l'otage*, entre le combat libre et l'écrasement dans la nuit. Il n'est pas de commune mesure entre le métier de soldat et le métier d'otage. Vous êtes les saints".

Et il n'y a pas non plus de commune mesure entre les peuples libres qui se battent et le peuple de France, qui ploie sous

la pire des tyrannies, qui accepte ce sacrifice inouï pour que le monde de demain soit meilleur que celui d'hier.

Il n'y a pas de commune mesure ! Le monde doit trop à la France... et c'est peut-être pour cela qu'on a tendance à l'oublier. On n'aime pas payer ses dettes, surtout des dettes dans le genre de celles que l'humanité a contractées envers la France. Le monde d'aujourd'hui se bat, mais la France est la sainte, et c'est elle qui, à la conférence de la paix, devrait être la première entendue, c'est elle dont la voix et les jugements devront s'imposer à l'univers, parce qu'elle a enduré le martyre, parce qu'elle fut le *Christ des nations*, la nation-otage, parce qu'elle a tout enduré pour la civilisation alors que les autres peuples n'ont fait que se battre pour cette civilisation.

Justice pour la France !

DOSTALER O'LEARY

PROMENADE DANS LA MONTAGNE

C'était grâce aux sympathies qu'Alexandre Besson s'était déjà attirées de son futur directeur, et sur ses indications, qu'il venait de s'introduire chez les Simard. Encore une vraie famille bien que commençant à se désagréger. La maîtresse du logis était loquace et en moins d'un quart d'heure il apprit qu'un des fils venait d'entrer chez les Jésuites, que la fille aînée était mariée et que la cadette voulait faire du théâtre.

Avant son arrivée, les Simard étaient prévenus que leur futur pensionnaire était français mais ignoraient de quelle région. Il se trouvait précisément que les ancêtres Simard avaient un jour quitté les rives de Loire pour celles du Saint-Laurent. Le Poitou, la Loire, vus sous l'angle de l'océan, l'écart est minime, nul même si l'on compte avec la réfraction. L'on se découvrit presque cousins et la famille, unanimement, adopta le professeur.

Comme plus tard il put le constater, toute la province de Québec est un village, un village à l'échelle de l'Amérique, que domine le clocher, où le voisin a pour le voisin toujours de la sollicitude, où les noms de famille ne sont pas très divers et où il est toujours possible de se trouver, dans un coin quelconque, un parent. Ce village suit le fleuve, de Montréal à Québec sans interruption avec des hameaux épars, de-ci de-là, à l'orée de la forêt ou à la limite de la mer.

Il était convenu qu'Alexandre Besson prendrait possession de sa nouvelle chambre le lendemain. Spacieuse, avec une grande fenêtre au niveau des feuillages, il l'occuperait avec plaisir.

La veille, attiré par une pancarte dont il avait deviné le sens, il avait visité la portion d'appartement qu'une Anglaise était prête à louer. Il ne comprenait pas tous les avantages qu'on lui exposait mais le modernisme de l'ameublement l'effraya : le lit tenait du divan Récamier et du hamac, le bureau arrondi avait des tiroirs qui fuyaient dans les glissières, des encriers pivotant, des plumes qui se dressaient ébouriffées. Dans une mappemonde de verre, des poissons chinois évoluaient. L'un d'eux vint tout contre la paroi coller son oeil immense sur l'o de Tokyo. Et le professeur, halluciné, sortit de la chambre.

En se décidant à loger chez les Simard, le professeur Besson commençait à se fixer au Canada, à se créer des liens. Son adaptation était presque achevée : déjà il était familiarisé avec le pays puisqu'il entraînait dans une famille.

Ce qui charmait le professeur Besson, c'était de ne pas se sentir chez les Simard comme un intrus, un pensionnaire que l'on supporte parce qu'il paie bien, mais comme un membre de la famille. Il constatait que son arrivée n'avait en rien changé les habitudes de la maison : un ordre solide, établi depuis longtemps réglait ici la vie en commun. Et de bon gré le professeur y obéissait.

Toute son existence, il avait été soumis à l'horaire. Au lycée de Poitiers, le cadran qu'il avait devant lui, minutieusement divisé, était, comme le diagramme d'une fleur, le schéma de sa journée. Chaque division représentait une heure de cours dans une classe différente et pourtant toute semblable à celle qu'il venait de quitter. Chaque heure elle-même se divisait, quelles que soient la lucidité des regards, l'attention des élèves, en minutes pour la correction, pour l'exposé, pour la démonstration, pour la répétition. Ainsi le professeur jouait avec le temps, l'employant tout d'avance.

Et chez les Simard il savait en se levant de table à midi et demi que dans cinq heures exactement on l'inviterait à s'y asseoir de nouveau. Cela lui donnait une assurance, un air d'être vraiment de la famille. De plus, il se passait ici un phénomène étrange qui l'aidait à se placer dans le cercle de famille. Bien qu'une bonne humeur générale présidât aux repas et un silence heureux aux veillées, on ne sentait aucune intimité véritable entre les parents et les enfants : par un excès de pudeur ou une incompréhensible indifférence, aucun des enfants ne semblait cueillir dans le milieu familial ses émotions, ses joies et ses peines. Leur cœur ici ne vieillissait pas. La mère seule avait dans son regard brun un tranquille bonheur. Et à de rares moments, le père souriait.

Ce sourire brisait son masque dur d'homme de loi, habitué à étudier tout le jour des phrases qui semblaient avoir perdu toute résonnance humaine. Les mots que les siècles avaient formés s'alignaient sous la plume d'acier. Les formules rituelles se suivaient en un cortège triste comme un deuil. Souvent même revenait le mot mort. Mais tout est relatif et ce qui peut pa-

raître de cendre aux uns, pour les autres peut être engrais, vie. Et dans son étude de notaire, petite cellule sans fenêtre au centre d'un building, le père Simard exerçait sa profession avec tout son cœur.

Il était si satisfait de son état qu'il poussait son fils dans la même voie. C'est une réaction naturelle, un réflexe fâcheux des hommes d'obliger leurs enfants à suivre le même chemin qu'eux. Croyance à l'hérédité, superstition de l'hérédité ; bourgeois besoin de sentir son enfant derrière soi. C'est avec le même tranquille plaisir qu'on regarde en mer, un sillage. Ainsi le père Simard refusait à son fils le risque, l'aventure.

Déjà l'aîné lui avait échappé qui s'était réfugié en Dieu. Le père avait bien essayé de l'en détourner, mais trop catholique, il n'avait insisté. De plus il pensait qu'il était bon pour une famille qu'un de ses membres se consacre à la prière. En effet, le second fils était déjà plus docile : après son cours classique, il commençait sans grand enthousiasme, du même train, un cours de droit.

C'était un grand gars dont le regard caressant s'habituaient mal à la monotonie de ses leçons. Un peu affecté de langage, un peu précieux de geste, il avait certains soirs des moments d'abandon presque enfantins. Ce soir-là, il interrogeait Alexandre Besson sur la France, sur les paysages de Loire.

—La Loire, enseignait le professeur, est le méridien du pays. Elle court en son milieu et le partage : au nord, le houblon ; au sud, la vigne ; au nord, les femmes blondes ; au sud, les brunes. Elle roule une eau douce, aussi les villages sur ces bords sont doux, et doux le parler. Avec ses îles de sable fin, elle apporte aux terriens l'illusion de la mer.

—C'est sans doute d'une de ces îles que nos ancêtres ont aperçu le Canada...

—Sans doute.

Le livre que le jeune garçon tenait sur ses genoux comme une chape de plomb tombait avec son rêve. Il se retirait alors dans sa chambre et commençait à lire tout haut, — il avait l'habitude de s'enseigner à lui-même, — le quatre-vingt-quatrième chapitre du code anglais.

Il ne restait dans le salon que les filles et la mère car le père somnolait déjà. A ses pieds, un de ces journaux épais que produit en Amérique l'abondance des forêts et où il avait bruy-

amment ramé avant de s'endormir. La fille aînée, à genoux sur le tapis, le feuilletait à son tour, s'arrêtait à la page des mondantités : souriant à côté de leur *blonde*, des docteurs, officiers, avocats, les maris de demain. La jeune fille regagnait sa chambre, songeant à tous ces fiancés perdus...

La cadette ne tardait pas à la suivre. Elle quittait le professeur sur une révérence espiègle, lui confessant qu'elle ne lisait pas Corneille mais Musset. Elle montait l'escalier, quatre à quatre, et on se demandait pourquoi elle allait se reposer tant il semblait en la voyant être au matin.

Ainsi la porte du salon se fermait en même temps que la journée. La mère en sortait la dernière, jetant par habitude un coup d'oeil dans l'âtre où aucune bûche encore ne brûlait, rétapait un coussin, vidait un cendrier. Ainsi, chaque soir, elle laissait le salon dans un ordre parfait, sans aucune trace de vie, prêt pour les visiteurs. Comme une salle de musée. Meublé d'ailleurs dans le même style, au hasard des héritages et des dons : cadeaux de mariages, d'anniversaires de mariages. Porcelaines de Saxe, verres de Bohême, marbres italiens, bronze mat, cuivres étincelants. L'exotisme l'emportait sur le régionalisme : les magnifiques boiseries disparaissaient sous des paysages d'outre-mer. Gondoles vénitiennes, pyramides d'Egypte, même, derrière une porte à cause du sujet un peu libertin, des caresses d'Arabes. Un bouddah dans un autre angle les méditait. La salle à manger débordait sur le salon, et dans le bas d'une bibliothèque brillaient quelques gobelets d'argent tandis qu'au milieu de la pièce une vitrine exposait une collection de petites cuillères, rayonnant savamment en étoiles. C'était tout ce qu'avait légué aux Simard une aïeule nomade, des souvenirs de voyages gastronomiques.

Une seul pan de mur était reposant à voir. C'était celui qu'occupait au-dessus de la cheminée un grand crucifix d'érable. Ces braves gens aimaient toute la terre, depuis Venise jusqu'à la Chine, mais d'abord regardaient le ciel.

Certains soirs, le notaire invitait quelques amis ; il insistait pour que le professeur demeurât au salon. Celui-ci acceptait de bonne grâce car il avait la faiblesse de s'intéresser aux choses humaines.

Pour la plupart, hommes de loi qui sortaient avec difficulté d'eux-mêmes, de leur profession, déformés par leurs études

de droit et jugeant la vie comme un vaste procès. Ils accusaient tous les hommes, de peur de laisser échapper un coupable. Ils s'accusaient eux-mêmes de lâcheté, de mollesse civique. L'un avouait ne pas s'être dérangé pour les dernières élections, l'autre ne pas avoir assez réfléchi. Un troisième, être trop sûr de lui-même : il sentait que la vérité devait être plus difficile à trouver.

La conversation presque toujours roulait sur la politique ; ce terrain n'était pas sans accidents. Chacun servait son opinion avec sa voix. Et il entendait la faire entendre, sinon partager... Aussi les discussions devenaient vives, les tons élevés et le salon ne tardait pas à évoquer l'amphithéâtre où dans l'arène deux groupes s'affrontent. Le professeur constatait que pour ces gens la politique était un sport auquel ils s'adonnaient depuis l'enfance. Ils ne s'en tenaient qu'à la petite politique, celle du district ou de la province. Démêler l'histoire actuelle à cette échelle leur était besogne suffisante. Non que la grande histoire leur répugnât mais trop d'éléments étrangers rendaient la discussion impossible. Contrairement au professeur qui ne s'intéressait qu'aux problèmes où l'on jouait avec plusieurs inconnues et se lançaient dans de grands exposés de politique internationale. Ce qui était curieux c'était que tous employaient le même vocabulaire expliquant la machine électorale et la guerre mondiale avec les mêmes mots : intérêt, arrivisme, ambition, égoïsme.

On se quittait donc d'accord mais avec au fond de soi une profonde amertume. Et chacun traînait de salon en salon cette amertume.

Parfois se joignaient aux groupes quelques amies de la femme du notaire. Ces soirs-là, les arts étaient à l'honneur. On admirait les peintures :

—Ma chère comme cette pyramide pointe ; on dirait un tas de sel.

Et la dame qui avait fait son voyage de noces en Europe :

—Lorsque nous sommes passés à Venise, mon mari avait un rhumatisme ; oui, le même que maintenant ; aussi nous sommes repartis tout de suite.

Puis la fille aînée se mettait au piano et nous transportait aux pays des peintures. Les amours arabes prenaient tout leur sens avec cette "Caravane" de Ravel, et cette copie du petit

mendiant de Murillo émouvait plus que l'authentique dès que retentissaient les premières mesures de "Barrio viejo". Ensuite c'étaient les bibelots et statues que la demoiselle replaçait dans leur monde de sons ; il semblait que le nombril du boudah palpitait aux couplets du "Pays du sourire" et il prenait envie de valser ce morceau de Strauss avec une porcelaine de Saxe.

Souvent, l'une des invitées chantait quelque air classique. Et l'on était heureusement surpris d'entendre une voix très agréable aux accents parfois d'une rare beauté, car lorsque la jeune personne parlait, rien ne laissait espérer cela. C'était comme le fleuve dont le courant au bruit monotone devient soudain le chant de la vague.

Une telle vague reçue en plein visage avait fait perdre au professeur Besson l'équilibre, alors qu'il nageait dans la rêverie la plus innocente. La côte à ses yeux s'était alors estompée, et longtemps, le professeur se crut perdu. Parce qu'il avait entendu chanter Juliette.

—Ne te presse pas Juliette ; il vaut mieux arriver un peu en retard.

—Bonne maman, voyons, il est sûrement ponctuel, c'est un professeur de mathématique.

—Tu dis que c'est un, un quoi ?

—Un professeur.

Et Juliette détachait bien chaque syllabe autant par respect pour la science que pour vaincre la surdité de sa grand'mère.

—Il y a des professeurs de gymnastique qui...

Et la grand'mère partait dans ses souvenirs du temps du grand-père. Elle était à l'âge où l'on ne vit plus le présent. L'avenir ? A quatre-vingt-dix ans passés, on est quelque chose que la mort va prendre d'une minute à l'autre. Et voilà que la grand'mère se remettait à espérer ! L'avenir, c'était maintenant ce petit morceau d'année qui lui restait à franchir pour être centenaire. Une centenaire dans la famille, quelle gloire !

Aussi Juliette soignait sa grand'mère avec amour, la surveillant comme une enfant. D'un amour égal, elle entretenait un beau grand jardin. Elle allait ainsi de l'une à l'autre. Parfois elle faisait la toilette du jardin, taillant ici et là, puis avec le même sécateur achevait celle de la grand'mère, lui coupant

PROMENADE DANS LA MONTAGNE

ses ongles d'orteils dont la corne centenaire résistait à de faibles ciseaux.

Juliette aimait à se dévouer. C'était une bonne fille plus très jeune, mais on n'avait pas l'idée en l'appelant mademoiselle, de songer qu'elle était montée fort en graine. Plutôt ronde, potelée, elle avait encore un visage d'enfant. De bonnes joues colorées comme celles des enfants de campagne. Des yeux bleus très vifs où la malice faisait parfois place au rêve. Un beau front tranquille, légèrement bombé. Les courbes plus prononcées des hanches et surtout de la poitrine rendaient l'ensemble généreux, très agréable.

Un des charmes de Juliette, c'était ses gestes mesurés, harmonieux, sa marche souple, une façon bien à elle de déplacer avec grâce son bras dodu pour réajuster dans sa coiffure pleine de torsades une mèche ou rattraper au vol un de ses peignes.

Coquette, Juliette l'était. Sa coquetterie dépassait le simple jeu du chercher à plaire. Ce qu'elle faisait d'ailleurs presque à son insu. Elle en était au point où l'on guette l'effet produit. Or, l'effet produit, cela ne dépendait pas d'elle mais de la sensibilité de l'autre. Elle le guettait d'autant mieux qu'elle apprenait ainsi à connaître l'autre. C'était un pas de fait dans le chemin de l'aventure. Et Juliette le franchissait vite, car elle ne fuyait pas le romanesque. Jusqu'ici plutôt, le romanesque l'avait fuie.

Elle s'était donc vite aperçue de la forte impression qu'elle avait produite sur le professeur. A travers ses discours alambiqués, elle avait discerné le compliment sincère, l'admiration sans borne. Cela lui donnait une assurance charmante.

—Votre voix a des résonnances infinies, des courbes câlines aussi. Mais oui, ne vous en excusez pas. Puis à certains moments, occupe un volume précis, presque palpable. Et cela reste tout de même léger et flotte dans l'espace. On la suit, note après note. Puis soudain elle monte, monte... C'est comme si on la perdait de vue. Et l'on reste à scruter le silence...

Puis ils s'étaient découverts des goûts communs : l'odeur d'un soir d'automne lorsqu'il a plu tout le jour, l'ombre d'un pommier aux branches basses, les nuages tout ronds qui vont très vite, les fenêtres avec des fleurs, les tartes aux cerises, les veillées intimes près d'un âtre où danse la flamme. Dès la fin de la soirée, le professeur espérait bientôt partager un de ces plaisirs simples avec Juliette.

Ils s'étaient donc revus. Une fois au restaurant où ils avaient terminé leurs repas, émus, avec une tarte aux cerises. Un autre jour dans un parc où ils avaient suivi, du même regard, un petit nuage qui allait tout seul, tout rond. Ils s'étaient séparés plus émus encore.

Alors le professeur avait projeté une belle promenade dans la montagne. Juliette s'en réjouissait fort car le professeur n'y était jamais allé et elle se promettait de lui faire les honneurs d'un tel site. Elle s'était donc longuement préparée, avait même fait emplette d'un délicat col d'organdi blanc dont elle éclairerait son tailleur sombre, et d'un petit chapeau.

Juliette portait toujours d'étranges chapeaux, des chapeaux dont les ornements devançaient la nature d'une saison. Au printemps, alors que tout germait, un bouquet de fleurs s'épanouissait sur une de ses calottes. L'été, plein de la promesse des récoltes, une grappe de fruits s'enroulait sur le bord d'un marquis. Et l'hiver, lorsque tous les oiseaux avaient fui, Juliette arborait sur une toque un plumage. Mais le professeur ne remarquait pas ces fantaisies car les yeux de Juliette étaient toujours plus bleus que les fleurs ou les plumes.

Qu'il était doux le regard de Juliette ce matin-là lorsqu'il se posa sur la montagne. De la fenêtre de sa chambre, elle apercevait son dôme encore vert mais que commençait à tacher l'automne. De-ci, de-là, un arbre flambait. Elle mit encore plus de soin que d'habitude à s'apprêter et bien que ne se fardant jamais, elle se permit ce jour-là un nuage de poudre. Son seul luxe était les parfums qu'elle aimait frais: "Muguet de mai", "Fleur de Pommier". Et lorsqu'elle passait près de vous, elle laissait une senteur de verger ou de sous-bois, une impression de printemps attardé, vraiment un peu d'elle-même.

Pour la journée, le professeur avait loué une bonne calèche aux roues immenses. Le cheval était fringant, le sabot vif, et le cocher vieux et somnolent. Il prenait envie de donner l'itinéraire plutôt au cheval tant il était certain que ce serait lui qui guiderait le cocher. En d'autres temps le professeur eût craint de s'engager en pleine montagne conduit par un tel équipage. Et bien que la courbe douce des cimes n'annonce aucun précipice, aucun val profond, il eût hésité avant de risquer pareille aventure. Mais aujourd'hui le professeur était téméraire, jeune dangereusement.

PROMENADE DANS LA MONTAGNE

Dès le départ il flatta le flanc de la bête de quelques claquements sonores, promit au cocher une bonne journée et aida Juliette à monter. Lorsque lui-même sauta sur le marche-pied et rebondit sur la banquette, il se sentit l'âme nuptiale. Mais les mains de sa compagne ne tenait aucun bouquet ; il en fut chagrin, légèrement. Si légèrement que la première pelouse lui apporta avec le soleil un rire heureux, un rire d'homme qui ne désire rien de plus qu'un rayon de soleil qu'on partage à deux. La calèche était découverte et rien n'existait entre le ciel et leur tête, si ce n'est quelques feuillages très haut, qui passaient. Le chemin de la montagne était désert ; à peine dépassait-on, de loin en loin, un couple ou un vieil Anglais suivant son chien.

Que l'ombre et le soleil jouaient bien tous les deux sur cette route ! Ils tournaient, se cherchaient, se poursuivaient sans cesse. Juliette riait à ce jeu de cache-cache où elle-même et le chemin passaient de la lumière la plus éblouissante à la plus pâle. C'était comme si le soleil, tour à tour, ouvrait et fermait ses écluses : un torrent de lumière, belle pelouse verte au chemin blanc ; puis plus rien, l'ombre fraîche des grands ormes.

Quel soleil et quelle ombre ! Le professeur riait de voir Juliette tour à tour, chiffonnant ses traits, ses paupières, puis la minute suivante, offrant à l'ombre un visage tout détendu. Il riait de la voir passer de joies enfantines, toutes en grimaces, au bonheur tranquille du sage, lisse comme l'eau d'un lac. Et il ne savait pas s'il préférerait Juliette-dans-le-soleil à Juliette-dans-l'ombre.

Le chemin s'enroulait autour de la montagne, serpent autour de sa proie. Bientôt, on arriverait en haut. Le serpent était vainqueur : il n'y avait plus de montagne, plus de masse de terre cachant on ne savait quoi. Seulement du ciel. Un ciel immense sur un paysage immense. Et le professeur était seul avec Juliette-dans-le-soleil qui expliquait :

— Là-bas, c'est la réserve d'Indiens, de vrais Indiens. Puis, appuyée contre le ciel, la chaîne des Laurentides où l'hiver on fait du ski. De ce côté c'est l'oratoire avec un dôme si plein de prières et d'amour qu'il en écrase la colline. Là, sur la gauche, le fleuve.

Tant le fleuve lui semblait large, près de l'estuaire, le professeur cherchait la mer. Mais seule lui en parvenait la ruine, ces mille bruits qui montaient du cœur de la cité, car le bruit de la vie ressemble à celui de la mer.

Puis ils étaient descendus à pied, du côté du silence, abandonnant le cocher à son cheval. La pente du sentier était rapide ; les talons hauts de Juliette se piquaient dans la mousse. Et lorsqu'une roche rendait le chemin glissant, elle restait là perchée. Le professeur n'était guère plus sportif que Juliette ; sa seule supériorité était ses semelles larges et solides. Aussi se donnait-il beaucoup de mal pour tirer sa compagne d'un mauvais pas.

Cette équipée les amusait comme des enfants. De temps en temps, Juliette, plus familière avec les choses de la terre, se baissait, ramassait une feuille, la classait. Puis lorsqu'elle en avait trouvé le nom, elle en faisait une boule et la jetait comme un fruit dont on aurait pressé le jus. Le professeur, lui, se promenait là comme dans un salon. Il avait gardé ses gants et son chapeau à la main, autant d'accessoires de ville qu'il remettrait la dernière pelouse traversée. Tout au plus, parfois, faisait-il débouler, du bout de son soulier, une pierre et accompagnait le bruit de la chute d'une voix docte :

—Grès de la troisième période.

Ainsi la terre, et tout ce qui pousse et roule dessus n'avait pour eux plus de secret. Quant aux oiseaux, Juliette les connaissait mal. Pour elle, un chant évoquait un plumage, qui n'appartenait pas à l'oiseau qui chantait. C'est ainsi qu'elle habillait le chant du pinson des plumes de la grive, et le cri de l'alouette de celles de l'hirondelle. Le professeur lui pardonnait ses erreurs car il était profondément heureux. Il sentait son bonheur s'enfoncer en lui, comme les racines des arbres, alentour, dans la terre. Puis comme les feuillages, s'épanouir en un printemps.

Ce jour-là, il apprit beaucoup de choses sur Juliette. Elle parlait d'elle-même comme elle parlait de la forêt et des herbes car pour elle tout était confidence. Du temps où ses souvenirs ne lui appartenaient pas, où on les lui avait appris, elle en parlait comme d'hier : depuis son enfance, elle était toujours Juliette.

—L'école était très loin de la ferme. L'été, le chemin était rocailleux, les haies pleines de ronces, nos jambes toujours en sang. L'hiver, nous glissions d'un seul trait sur la rivière gelée. Les premiers arrivés soufflaient le feu, à côté de l'institutrice, agenouillés, première prière. Oh, voyez là-bas,

cet érable tout rouge !... Puis on récitait le Notre Père et beaucoup d'autres leçons. Nos voix étaient monotones, tristes comme la neige dehors. Chaque phrase suivait chaque phrase comme un flocon l'autre flocon. Souvent pendant la classe, je m'endormais. Je me réveillais au printemps alors que la glace céda sous nos patins. Pâques sonnait à toute volée pour hâter la débâcle. Nous quitions mitaines, jambières et tuques. Et comme des papillons neufs sortant des cocons nous courrions par les prés. Nous avions un an de plus que lors de notre dernière course, des jambes plus grandes et beaucoup plus de choses dans la tête. La terre nous devenait plus petite, nous la connaissions mieux.

Les dimanches brillaient dans la semaine comme de grandes flaques de lumière. C'était la petite église et l'or de son ostensor. La chasuble du curé et le son de l'orgue. Le chœur des voix d'hommes, puissant comme leur travail, sûr comme le sillon tracé".

Juliette s'était assise au pied d'un grand orme, lasse de porter tant de souvenirs. Et le professeur, qui avait déposé ses gants dans son chapeau, regardant au loin, l'écoutait.

— Quelquefois, je chantais avec les hommes. Mais j'avais beau crier très fort, je ne m'entendais pas. A Noël, je chantais seule, et ma mère pleurait. Elle m'appelait son poussin parce que j'étais la plus jeune. Puis, après la messe, les garçons tiraient mes nattes tandis que les parents, sur les marches de l'église, faisaient la causette. L'un d'entre eux surtout me les tirait fort, c'était celui que j'aimais le mieux. Il avait un regard brun, vif comme celui d'un écureuil. Aujourd'hui, il veille à ce que les gars du village ne tirent pas les nattes de ses filles..."

Les yeux de Juliette, dans l'ombre, étaient couleur de rêve ou de souvenirs doux, un peu mélancoliques aussi comme le regret. Alors le professeur entraîna sa compagne loin de l'orme sous lequel viennent les souvenirs tristes. Il l'entraîna vite jusqu'à la clairière où il savait retrouver le cheval, le cocher endormi et Juliette-dans-le-soleil.

Le fiacre s'engagea au petit trot dans la spirale du chemin, dépassa le char-à-bancs de l'hôtel Mont-Royal et arriva en même temps que le soleil au pied de la montagne. Puis le professeur, sans un mot, rendit Juliette à son jardin et à sa grand-mère centenaire.

LE BON GOUT

L'indifférent ne juge pas, il ne se pose aucun problème ; pour lui c'est comme s'il n'y avait pas de solutions opposées : il prend aucune décision, aucune position, il n'y est jamais. Si l'indifférence durait ainsi indéfiniment elle serait la paresse ontologique par excellence : il ne serait pas plus important d'être ou de ne pas être. Au fait l'indifférence n'est jamais aussi arrêtée, hésitation initiale de celui qui s'inquiète, embarras préliminaire que présente une alternative.

Pour juger librement, il faut accepter d'avance son jugement quel qu'il soit, il faut être indifférent à tous les résultats et ne pas écarter sans raison une partie des valeurs possibles de l'objet que nous jugeons. Si je me dis en face d'une sculpture nègre : "Je ne peux pas dire que c'est beau" ; il faudrait un miracle pour que j'y découvre la moindre beauté. Cette sculpture est naïve, horrible, cela m'est égal, elle n'est pas belle ; aucune correspondance entre elle et l'idée de beauté que j'ai en moi. A mon *goût*, elle est laide.

Nous ne choisissons pas toujours à bon escient ; et nous appelons goût cette habitude de préférer par exemple une couleur à une autre. Sans chercher quelques raisons, nous jugeons de mille choses d'après ce goût que nous prétendons tous avoir *bon*. Croyant ainsi avoir bon goût comment pourrions-nous songer à nous corriger ? Nous nous souvenons d'une expérience passée, ou du choix heureux d'une personne dont nous nous autorisons maintenant, ou encore nous nous rappelons certains conseils relatifs à un choix analogue. Dans aucun des cas il ne s'agit d'un jugement neuf et personnel, nous sommes plutôt le jeu de certains préjugés, jugements prémédités sur des choix prévus ou prévisibles. Le goût trouve antécédemment son explication, il tient de l'habitude : les enfants n'en ont pas.

Corriger son goût c'est revenir à une indifférence autant de fois que l'on a à juger ; c'est revenir à cette disposition préliminaire, condition d'un discernement dont on pourra s'attribuer le mérite. Mais nous ne revenons jamais à une indifférence absolue, notre passé intervient dans toutes nos actions, quoique celles-ci le modifient constamment. Ainsi le sol dont la fer-

tilité est déterminée par le nombre et la variété des cultures précédentes.

Au reste nous n'avons pas à nous excuser, ni à nous priver d'une bonne habitude. Nous sommes nécessairement ancrés dans un contexte d'assimilations, d'expériences qui font ce que nous sommes ; et nos dispositions nous sont consécutives. Mais nous ne sommes pas limités comme un arbre qui doit bien accepter ce que son environnement lui impose et se contenter d'une sélection toujours parmi les mêmes matériaux : notre expansion est illimitée. Pourtant nous gardons des limites plutôt restreintes : l'étrange et le neuf nous choquent. Les aventures récentes de la musique, de l'architecture, de la peinture, de la sculpture, de la danse et même du cinéma nous déconcertent et et il nous semble qu'accepter certaines oeuvres serait bouleverser le système des valeurs auquel nous sommes si liés. Ce système des valeurs ressemble au goût, fabriqué à même les leçons des oeuvres du passé il est applicable au "déjà vu". Et si quelqu'un oubliant tout le passé se convainc de l'importance du présent reconnaissant quelque valeur à une oeuvre moderne, il se verra forcé de constater qu'il a brisé avec un passé qu'il ne peut plus considéré sur le même plan, mais comme autre chose, comme un monde à part. Il ne comprend plus rien alors, s'il entend un peintre parler d'une tradition maintenue, perpétuée. C'est que notre homme a deux manières de juger : la première, disons qu'elle est sociale, toute faite de préjugés et de prétentions ; la seconde est personnelle, il la fabrique devant des oeuvres nouvelles qui n'ont pas été jugées. Evidemment la seconde lui apparaît plus incertaine, il se verra seul ou, s'il se joint à un petit groupe d'initiés, ils seront quelques-uns à aimer une oeuvre au milieu d'une multitude qui la répudie alléguant que cela n'est pas la tradition. Si nous faisons le procès de toutes les oeuvres jugeant de cette manière personnelle celles qui sont présentes et celles qui sont passées, nous n'aurions pas à faire cette fausse distinction entre l'art ancien et l'art vivant (distinction que l'on fait au détriment de l'un ou de l'autre). D'ailleurs qui ne peut pas prévoir que dans quelques siècles tout sera au même plan ?

Pour juger les oeuvres que les âges modifient continuellement nous devons, au lieu de jugements conceptuels tout faits la plupart du temps, nous placer au point même où la création

se fait sur le plan humain, où la création demeure la même en tous les endroits, et en n'importe quel siècle. Là nous verrons comment l'acte créateur est naturel et non conventionnel ; et si l'on veut voir une tradition qui demeure nous verrons que les oeuvres sont conséquentes et conséquences, que dans une certaine consécution l'une prépare celle qui la complète.

Cependant il faut dire que bien des artistes ont tenté et tentent encore de briser cette tradition, du moins de l'extérieur il peut sembler qu'ils s'en prennent à la tradition. Je crois plutôt qu'ils invertissent l'ordre que nous avons prévu pour l'apparition des oeuvres et des méthodes et que s'il y a une tradition qui se fait ce n'est pas nous qui la faisons élaborant avec un grand sérieux logique un ordre de possibilités, de probabilités et de nécessités, comme si les choses qui vont naître étaient tirées du néant où notre esprit les préformait ; ce sont les artistes, les poètes bien plus certainement qui déroulent ce tapis magique, sur lequel ensuite nous irons d'enchantements en enchantements. Celui-là seul qui crée et qui sait ce qu'il lui en coûte de peine, de travail, d'attentes stériles, d'acharnements pourrait nous avertir de l'avenir, avouer un pressentiment : il le fait, et c'est par une nouvelle toile, une autre mélodie. Il tire de l'avenir ce qu'on peut en tirer : le présent. Que son oeuvre la plus récente, que son dernier cri indique une tendance, une direction ; cela est abstrait et est laissé à la spéculation d'un autre. Une oeuvre authentique invente sa direction, elle s'avance dans l'inconnu. D'autre part, on peut à la rigueur parler d'influences, mais on ne pourrait faire entrer dans un jeu de causalités ce qui, d'une oeuvre, est spécifiquement création. L'oeuvre a cette propriété d'être originale. Comme un instant de vie, elle commence et achève quelque chose.

JULIEN HÉBERT

NOYADE

L'onde est si proche et la mort si proche.
Moi me regardant au doux miroir :
Ah que le mystère est clair et noir
De la mort aux bras d'algues sous roche.

Le ventre blanc des poissons plonge
Et perce de lumineux couteaux
Le mirage endormi sous les eaux
Où l'énigme du corps se prolonge.

Le soleil me ranime dans l'onde
Et verse son dernier bol de jour
Au lac. Penché, je regarde toujours
Le noyé transparent et le sonde.

"O moi fait d'une oblique lumière
"Sur un fond de galets et d'azur,
"Éphémère moi qu'un souffle sur
"L'eau réduit à moins qu'une éphémère !

"Saurai-je la mort, la mort d'eau douce ?
"L'onde est si proche et si proche la mort.
"Ouvre la bouche et conte le sort
"De ceux dont les cheveux sont de mousse.

"Tes paroles palpitent, fougères
"Pleines de poissons phosphorescents,
"Et sur tous les mots ainsi naissant
"Plane sombre l'oiseau du mystère.

"Ainsi par delà le seul rivage
"O reflet transpercé de rayons
"Je sais que des constellations
"Me séparent de ton pur visage.

"Et je sais que ta voix nonpareille
"Agence des silences savants
"Qui sont musiques aux revenants
"Dont on ne trompe la fine oreille.

"Plus que l'Ange du désir je brûle
"Sous l'eau receleuse du Secret,
"Sous l'eau lisse et nue et sans apprêt
"De qui ma vie approche et recule".

L'extrême volupté, si je nage,
De savoir vaincre l'Eternité
Immobile en la fluidité
Fluctueuse de l'onde sans âge

D'où le geste rituel dévide
Si ténu le fil du devenir.
Ah l'instant, ah le temps, ah finir
Par un dernier plongeon vers le Vide !

Quotidiennement nourrir sa vie,
L'inventer à chaque mouvement
Et jouer ce jeu absurdement
Pour sentir la mort inassouvie

Plus secrète et proche et profonde
Qu'un poulpe sous roche nous guettant
Dont les tentacules fouettant
L'air, nous font sombrer avec le monde

Vrai des souvenirs et des images
Perchés, nus, perchés dans nos cerveaux
Et qui prendront leur envol sous l'eau
Quand nous serons de tremblants mirages

Gardant sous notre oeil vitreux momies
Embaumées de vierge désespoir
L'hermétique sentiment d'avoir
Où rire la Mort ennemie.

Comme on est bien, au fond de l'eau
sur le dos,
dans les varechs et les lichens.
On se sent tellement léger.
C'est comme un rêve opiacé.
Il n'y a plus le poids de la vie qui pèse sur moi.
Dans cette fraîcheur, il n'y a plus de fièvre d'amour.
Tout est limpide.
Et les poissons
ont des yeux grands et ronds :
sans doute, ils sont étonnés de voir que je me
[trouve si bien

au fond de l'eau
sur le dos
dans les varechs
et les lichens,
qui ondulent au rythme de mon corps,

au rythme blanc
de mes pensées vides
et limpides
au fond de l'eau.
Et le soleil est barbouillé comme une lune.
Je le vois à travers l'eau
verte
et l'enlacement des varechs.
C'est comme si j'étais encore près de ma fenêtre
verglacée.
Mais c'est moins lourd : mon corps de chair.
Mais c'est moins chaud : mon coeur de feu.
Et moi qui voulais apprendre à nager !
Je ne savais pas qu'on était si bien
le corps ballant
et somnolent
comme un tronc d'arbre ; les yeux figés ; les cheveux
dans les varechs bleus
à croire que j'ai
une chevelure d'algues fraîches
comme une ondine.
O ! volupté d'être sans vie.
O ! volupté d'être noyé.

GILLES HÉNAULT

LETTRE D'OCTOBRE

Ma chambre est d'une grande fraîcheur. Où que je palpe je retrouve, comme en été dans le bois l'odeur de résine montant de terre, un reste de ta présence, un souvenir de parfum.

J'écris debout et en marchant. Voilà que de ma bibliothèque, jusqu'à la porte où j'ai accroché mon manteau, une autre odeur venue de la nuit, de mon café qui fume et des cendres inertes au fond des cendriers, s'insinue dans l'air pour éclater avec de grands efforts lents, à la façon d'un bourgeon qui s'ouvre.

Des trainées de fumée transparente se posent un moment au-dessus de ma lampe et vont mourir. Alors je relis, au milieu des livres amoncelés, des brouillons de drames et de comédies bouffes, ces vers anglais que j'ai faits pour me reposer d'autres que je n'aime plus :

Everything is a shadow on a wall
Dancing like the untouchable
Leaves of spring under the sun.
For that in such a night
I feel every face of a world
Unknown buy by a tranger thing.
A stranger myself to the time

Demain matin je traduirai. Maintenant je ne perçois plus ton regret diaphane qu'en passant devant le fauteuil profond et bas où tu t'étais assise. De toi demeure sur le coussin vert l'ombre que prodigue la lampe aux plis laissés de ton corps.

... I like the dream
Of being that some one never seen
Whose hundred hearts and souls bore
The secret of the city ...

Et encore j'ai écrit :

Out of my language. But what do I care
Except the sound of the words ?

... if it pleases me to dwell
And rest and sleep somewhere else
Than in myself ...

Je n'ai plus de cigarettes. Au mur les gouaches tragiques et lumineuses de mon ami Maurice Barcelo. J'ai pris ma pipe, soutenue par le buste de Beethoven, au centre de ma table.

Je passe et reviens sans écrire un mot, attentif seulement au jaune de la gouache, au fourneau de ma pipe, chose petite et déjà chaude que je serre entre mes doigts comme le cou gracile de mon chat, chaud ainsi, et souple et vivant.

Puis mon regard bascule et pose sur mes livres savamment rangés selon leur hauteur, leur épaisseur et la nuance de leur papier. (Pas une reliure ; les reliures me font trop penser aux sarcophages et sont mortes). Cent fois j'en change l'ordre. Je m'arrête. Les noms d'auteurs et, peut-être autant, les dos fatigués tenant debout chacun d'après sa forme : qui de front bien droit, qui inclinés à gauche ou à droite, qui penché en avant et comme offert d'avance, qui retiré en arrière, flattent mon oeil et la sensualité de ma main. Toujours un à redresser. La tentation, comme tant de fois, de les tirer, un seul d'abord ; mais infailliblement tous y passent. La joie inépuisée de lire au hasard, reconnaître une phrase, puis soupeser l'ensemble, faire jouer les pages qui sont aux doigts affinés la caresse d'une chair.

Ma pipe s'est éteinte. Au fond de la tasse que j'avais renversée, s'équilibrent en grains de café d'improbables avenir, présages minuscules, noir sur blanc, de curieuses destinées. Les figures séchées là seraient pour d'autres que moi de vagues hiéroglyphes semblables à ces haut-reliefs de Thèbes ou de Memphis. Mais moi je sais. Demain tu reviendras. J'ai replacé ma pipe contre Beethoven.

Et je reprends la marche, incapable de résumer ma position à un espace unique sur le plancher. Mon chat dort, l'échine au "Nouveau Petit Larousse illustré". Quelqu'un tousse dans

la maison. Je marche. Sans cesse le même trajet, mais d'un homme qui avancerait en dehors de lui-même, vers un but étranger à son propre mouvement extérieur, comme on va dans la nuit vers la dernière étape, les yeux fixes, avec la seule conscience, la seule appréhension de la fin.

J'ai froid.

Grande ouverte ma fenêtre sur le mur de briques, à sept ou huit pieds de distance — la largeur de l'allée qui mène à la ruelle — pareille à ces ouvertures de décor qui donnent directement sur le rideau d'arrière-scène. Si bien que je ne reçois de la nuit aucune image, mais des sons qui m'arrivent déformés comme, justement, les gestes d'un bruiteur étranger à l'acteur même, cependant patient à suivre le texte d'ensemble où il est dit : tramway sur le rail, automobiles qui freinent, sifflet de bateau. Tous à la fois de sorte que je n'entends plus qu'une rumeur montante propre à former fond à toutes les tragédies, tant elle n'est plus seulement qu'un bruit à part mais la ville entière.

Et sauras-tu la solitude et la grandeur de recueillir sur ses épaules, ainsi qu'une parole obscure qu'un peuple craint de porter, l'offrande des vies jouées dans le silence laborieux de cette nuit précise par les êtres qui se reposent sur moi du soin de les isoler du temps et de l'espace par la seule magie d'un crayon qui s'écrase au long du papier ?

Je vois, piqués au foulard qui m'entoure le cou, les deux petits chiens montés en épinglette que tu m'as donnés. J'ai vidé dans l'allée en bas mes cendriers et refermé ma fenêtre. L'assiette aux biscuits est vide et mes deux verres d'eau.

J'aimerais que tu aies un parfum plus fort, que ta présence me soit plus tangible, comme en grappe lourde et voluptueuse que je puisse écraser entre mes paumes, jointes ainsi pour un geste de prière.

PIERRE GÉLINAS

LA MAISON DE L'ESPLANADE

Un soir que Stéphanie s'était levée de table, Charles l'imita. Tout en s'attardant, il fit mine de chercher son étui à lunettes et mit deux morceaux de pain dans sa poche. Géraldine revint de la cuisine comme il quittait la salle, et Charles se sentit devenir rouge comme un enfant pris en faute.

Après cette variante introduite par Charles pour la première fois dans le déroulement régulier du dîner, cette soirée-là commença comme toutes les autres. Stéphanie reprit sa dentelle, et son frère marcha dans le salon, de long en large, les mains derrière le dos.

Ainsi, tous les soirs, dans un complet silence, sans un seul mot échangé entre le frère et la soeur, le temps s'écoulait jusqu'à ce que la vieille horloge sonnât dix heures. Alors Charles, ayant fait provision de chaleur pour la nuit, baisait sa soeur au front, enfilait son paletot, et, les deux mains dans ses poches élimées, il reprenait le chemin de la rue des Irlandais.

Il marchait lentement, tel un badaud habitué depuis longtemps à muser dans les rues. Les rues, il les aimait comme un gosse de faubourg qui ne manque ni la construction d'un nouveau trottoir, ni la procession des "suisses du séminaire", ni le déménagement de l'épicier du coin, ni les cris du ramasseur de guenilles et de bouteilles, ni les hurlements du vendeur de bananes. Tous les jours, Charles s'attardait à lire les affiches des journaux de la ville, et cela à plusieurs reprises, chaque fois qu'on collait une nouvelle dépêche. Il savait quel jour on renouvelait l'étalage des magasins. Il ne manquait aucun enterrement chic, et pas un incendie ne lui échappait.

Charles croyait que ses habitudes de flâneur ne l'abaisaient pas, comme l'auraient certainement fait les humiliantes démarches nécessaires à l'obtention d'un emploi quelconque. D'ailleurs il se disait qu'un jour ou l'autre il aurait la maison de l'Esplanade, les meubles et l'argent, puisqu'il était le seul parent qui restât à Stéphanie, de vingt ans plus âgée que lui.

Il est vrai qu'il avait complètement mangé la part qui lui venait de sa mère et que ses économies se trouvaient épuisées... Et la femme et les cinq enfants formaient aussi une réalité qu'il

ne pouvait ignorer ! Mais, en attendant, sa femme n'avait-elle pas hérité d'une petite rente de son oncle, le curé, récemment décédé ? Et puis, ces diners que Charles prenait chez Stéphanie, c'était cela de moins à payer...

L'homme allongeait le pas et tassait son ombre le long des murs. Les mêmes pensées quotidiennes tournaient en cercle dans sa cervelle. Il était habitué à elles comme à des animaux familiers. Elles ne le surprenaient plus, ni ne le distraient. Il ne les connaissait que trop, ne les regardait plus en face ; leurs présences passaient au fond de ses prunelles pâles, sans en altérer la fixe passivité.

Il n'y a aucune issue, il ne reste qu'à ployer l'échine, à se replier et laisser passer la vie, se disait-il.

Demander de l'aide à sa soeur ? Il y a longtemps que Charles y avait renoncé ! Elle ne pouvait comprendre la situation de son frère, et son bizarre petit cerveau considérait la femme de celui-ci comme une sorte de monstre, du moins c'est ainsi qu'elle avait interprété les imprécations du vieux monsieur de Bichette contre celle qu'il disait être une rien du tout, une intrigante et une vipère. L'innocente, prenant les mots de son père à la lettre, croyait peut-être que Charles avait épousé une espèce de reptile dangereux ; ou bien le souvenir des scènes violentes qui ébranlèrent la maison, lors du mariage de Charles, réveillait-il une sourde terreur dans sa mémoire brisée ? Toujours est-il que, lorsque Charles se risqua à lui parler du dénuement où ils se trouvaient, lui et sa famille, Stéphanie regarda son frère fixement, les yeux agrandis d'effroi, puis elle perdit connaissance. Géraldine intervint alors pour dire à Charles que, s'il ne voulait pas se faire interdire par le médecin toute entrée dans la maison, il n'avait qu'à ne plus parler de ces choses avec mademoiselle.

Un jour, pourtant, par je ne sais quel mystère, Charles réussit à toucher Stéphanie. C'était avant la mort de monsieur de Bichette. Charles aborda sa soeur au départ de sa promenade en voiture, la priant d'intervenir pour lui auprès de leur père. Stéphanie ne retint des phrases embarrassées de Charles que ces mots qui la bouleversèrent : "Tu sais... je ne mange pas toujours à ma faim..." Elle se dépêcha de répéter ce cri de détresse à son père malade, qui répondit brusquement : "Invite-le à dîner, quand je serai mort ; mais que jamais cette femme de

malheur ou ses enfants n'entrent ici !... Tu m'entends ?" Stéphanie, en tremblant, avait promis ; et, dès que le père fut mort, Charles commença de venir quotidiennement prendre son repas du soir à la maison de l'Esplanade. C'était vraiment tout ce qu'on pouvait espérer de Stéphanie.

Tout en approchant de chez lui, Charles pensait à son épouse. Cette femme qui, il y a dix ans, avait su lui inspirer un amour si vif et si fort que lui, le fils timide et jusque là aveuglément soumis à l'autoritaire et despotique volonté paternelle, avait osé braver son père et encourir sa malédiction. Depuis, les années avaient passées et, ce soir-là, avec dans les poches deux morceaux de pain dérobés, Charles se rendait vers sa femme, sans hâte, mais avec un certain sentiment de plénitude et de sécurité, comme vers un bien solidement acquis.

Il s'aperçut, tout à coup, qu'il était arrivé. Deux maisons basses, identiques soeurs de tristesse et de décrépitude, avançaient sur le trottoir leurs étroits tambours gris. Charles avait déjà déclaré, un jour qu'il se trouvait d'humeur joyeuse, "que ces tambours semblaient être deux lits jumeaux, appuyés perpendiculairement à la muraille". Car, au contraire de Stéphanie, dont les jours se ressemblaient comme des gouttes d'eau, Charles passait par des moments différents : parfois gais ou colères, amers ou doux, injustes ou mornes ; mais, depuis quelque temps, l'amertume, la lassitude et une grande lâcheté semblaient noyer tous les autres sentiments dans l'âme du fils de Bichette.

Il habitait trois chambres au deuxième étage d'une des deux maisons. Il monta, alluma une chandelle, traversa la cuisine et entra dans la chambre. Une voix rauque, voilée, que l'homme connaissait bien et qui continuait à son insu d'exercer un charme singulier sur lui, prononça d'un ton très bas :

—C'est toi, Charles ?

Il posa la chandelle sur la table de nuit, la femme s'abrita les yeux avec sa main. Il s'assit sur le pied du lit et la regarda. Ses bras nus étaient longs et rouges ; même immobiles, ils gardaient une façon d'enlacement. Charles passa ses doigts le long du bras offert. Elle ne paraissait pas avoir beaucoup maigri, et pourtant il sentait l'os de l'avant bras à travers la chair.

—Comment va ta soeur ?

—Toujours la même...

Ces deux bouts de phrase, comme chaque soir, tombaient

dans un silence lourd. Les deux époux auraient été effrayés de déchiffrer le sens profond qu'ajoutait ce silence à leurs paroles banales. Ils se comprenaient à mi-mot, sans savoir au juste ce qu'ils se communiquaient ainsi, sans le truchement des mots. Qu'auraient-ils dit, si deux voix sortant de leur subconscient avaient dévoilé distinctement dans la chambre endormie le sens secret de leurs phrases avouées ?

—Penses-tu que ta soeur en a encore pour longtemps ?

—Hélas, elle tient toujours...

La femme de Charles ne se plaignait jamais, mais elle portait sur elle la forme de sa misère, à l'instar de ceux pour qui la pauvreté ne comporte aucune honte, ni humiliation. Toute sa personne disait le froid enduré, le jeûne subi, les enfants mis au monde, les soins et les traces du ménage, et même le secret de cette rente laissée par son oncle et qui était en vérité des travaux de couture accomplis chaque soir, à la lumière de la chandelle, et cachés soigneusement à son mari. Elle ne se racontait pas, mais quelle franchise dans son silence ! Elle était ouverte, mais quel mystère dans sa clarté !

A mesure que les économies de son mari diminuaient et que toute espérance d'héritage se retardait à l'infini, elle se sentait reprendre dans son ménage cette place qu'ont les femmes de sa condition, la première et l'essentielle. Au contraire, au début de son mariage, elle se trouvait mal à l'aise, diminuée et éblouie, perdue dans l'auréole d'un mari riche, puissant et dont dépendait toute la vie du foyer.

Charles avait choisi cette grande fille placide, si fraîche et si propre, et qui possédait des yeux noirs et mouillés. Il l'arracha à son milieu frustré et misérable. Puis ils essayèrent d'être ensemble dans cette classe riche, bourgeoise et fainéante, qui était celle de Charles. Mais ça avait été comme s'ils ne se rejoignaient pas comme s'ils ne pouvaient pas se rejoindre. La jeune épouse manquait de tact, de manières. "Elle apprendra", se disait Charles ; mais elle n'apprenait pas. Ils étaient ensemble et pourtant séparés. Le chemin à parcourir pour se réunir, ce fut Charles qui l'accomplit, peu à peu, sans s'en rendre compte. Il apprit à être pauvre, méprisé, aigri, négligé. Ce lent travail, cette obscure désagrégation de son ancien moi le rapprochaient de sa femme, d'une extraordinaire et profonde façon. Autrefois, ils avaient été deux, distinctement ; mainte-

nant ils étaient un, comme dit l'Evangile. Une seule condition sociale et une seule misère.

Elle ne serait jamais une grande dame. Lui était déjà un homme du peuple, pris dans sa pauvreté, marqué, classé par elle. La nécessité finirait bien par faire tomber, comme une dernière barrière, cette idée préconçue concernant le travail, idée qui était plus encore chez Charles un signe de lâcheté naturelle et de manque d'entraînement, qu'un ancien préjugé mondain.

Déjà quelques-uns dans le quartier l'appelaient : Bichette, tout court ; il ne s'en défendait pas, gêné lui-même par cette particule qui le ridiculisait. A la longue, son langage s'était considérablement relâché et ne le distinguait plus de ces pauvres gens, voisins et voisines de la rue des Irlandais. Si jamais Charles venait à hériter de la maison paternelle, ce qui n'était pas sûr, avec cette Géraldine, on dirait de lui, comme de sa femme : "Regardez-moi donc ces deux parvenus, ces nouveaux riches, ces gens de rien qui jouent aux grands seigneurs, dans cette noble maison des de Bichette !"

D'habitude, la femme gardait une grande discrétion concernant la famille de Charles, ses anciens amis et surtout la maison de l'Esplanade que, dans son imagination, elle considérait comme un château et dont elle rêvait souvent, malgré qu'elle n'en parlât jamais. Pourtant, ce soir-là, elle demanda timidement, craignant une rebuffade :

C'était bon, le dîner, là-bas ?...

Charles sursauta et devint pourpre. Il pensa au mauvais repas qu'avaient eu sa femme et ses enfants, dans ces chambres glacées ; et il avait honte, honte à ne pas vouloir regarder sa femme qui répétait plus doucement, essayant d'apaiser son mari :

C'était bon, là-bas ?...

Il avait honte et il était furieux. Pourquoi lui demandait-elle cela ? Avait-il des comptes à lui rendre ? Et voilà que, poussée par je ne sais quel démon, la femme demanda, avec encore plus de douceur et très bas :

Il faisait chaud, là-bas ?...

Charles se leva d'un bond, arpenta la chambre, puis se rassit sur le lit, fouilla dans ses poches et jeta sur la couverture les deux morceaux de pain pris dans la corbeille, chez Stépha-

nie, et qu'il avait presque émiettés dans sa nervosité. La femme cria :

Du pain !

Oui, du pain ! Tu n'as pas besoin de me regarder comme ça ! Tu veux dire que c'est le premier que je te rapporte depuis longtemps ? Je l'ai pris sur la table de ma soeur, tu entends, "pris" !

La femme murmura avec une inflexion de voix grave et fervente, comme s'il était question d'une hostie :

Serre-le bien dans l'armoire, pour les enfants, demain...

Charles ramassa le pain et sortit de la chambre. Restée seule, elle mouilla son doigt de salive et rattrapa avec soin toutes les miettes tombées qu'elle mangea furtivement. Puis la mère étendit le bras dans la ruelle du lit et se mit à balancer le berceau du bébé que le bruit des voix avait éveillé.

A ce moment, dans la maison de l'Esplanade, Stéphanie de Bichette croisait ses minuscules mains froides et abandonnait au grand néant de la nuit son petit néant à elle, ridicule comme une vieille mode et sec comme une figue pressée.

Et Géraldine veillait en rêvant que la mort avait clos toutes les portes de la vieille demeure.

ANNE HÉBERT

L'ART MEXICAIN D'AUJOURD'HUI

Il est plus que souhaitable que l'Amérique des blancs dise enfin quelque chose et se réclame elle aussi créatrice.

Mais l'Amérique aborigène avait connu, avant l'invasion blanche, une grande civilisation riche d'un art tout de pureté et de rigueur ; cet art est mort et jamais depuis (sauf en ces toutes dernières années) l'Amérique, malgré ses prétentions, n'a pu retrouver une vie plastique aussi sûre que celle-là.

Au siècle dernier, la peinture ressuscitait en France après avoir été bien morte, là comme partout dans le monde, morte doucement, mais universellement. L'Amérique devant l'esprit nouveau mit du temps à réagir et fut un jour surprise et choquée de voir des toiles impressionnistes ; (la vie surprend toujours la mort). Néanmoins, l'impressionnisme s'y implanta et à sa suite, les écoles subséquentes qu'on imita sans toujours les comprendre. Actuellement, l'Amérique, dans un accès de suffisance et piquée de jalousie, veut rompre ses liens avec l'art européen. La grenouille veut se faire aussi grosse que le boeuf ! Elle n'a pas tort. Ses ambitions sont légitimes, mais ses réclamations ? ...

Car ce nationalisme forcené, — c'est un peu plus que du régionalisme —, qu'ont tant à coeur les artistes américains, mexicains et canadiens mêmes, a-t-il donné quelque grande oeuvre ou, à tout le moins, a-t-il ouvert une voie fiable ? — Il semble que nous ne lui devons pas grand chose jusqu'à présent.

Le nombre et la variété d'oeuvres mexicaines présentées en septembre à la Galerie des Arts par l'Association Canadienne Inter-Américaine laisse supposer que l'exposition est représentative, — quoiqu'elle ne nous renseigne aucunement sur les immenses fresques d'Orozco et de Rivera —, et synthétise assez bien les résultats des efforts mexicains dans le domaine pictural.

Je veux juger ici la valeur de l'exposition indépendamment de sa mission diplomatique et n'y voir que de la peinture.

Indéniablement cet art est original mais l'est-il tellement d'expression ? Au fond, est-ce un art vivant ? — Il naît plutôt à la vie et reste, malgré ses apparences modernes, un art encore entaché d'académisme. Je m'étonne que le Mexique, si violent et si passionné, se soit exprimé avec des moyens plastiques qui y correspondent si peu. La puissance de ces tableaux se perd presque toujours dans le sujet, inemployée.

Après la Révolution, une ère de nationalisme a ramené les peintres mexicains dans leur pays et, le dos tourné à l'Europe, ils paraissent avoir oublié les leçons de l'Ecole de Paris, exactement comme les peintres américains. On peut oublier l'Ecole de Paris pour peindre, on doit l'oublier même, seulement, on ne peut négliger ses leçons, autant d'esthétique que de peinture, assez universelles pour que tout peintre, de tout climat et de toute race, en profite. Au contraire, l'Ecole Mexicaine s'oppose à la première et dans la préface du catalogue de la présente exposition M. Luis Cardoza y Aragón le précise : *« Les deux grands mouvements de notre époque ont en tête Pablo Picasso qui résume à lui seul l'Ecole de Paris et José Clemente Orozco, le plus représentatif des peintres mexicains. »* — Comparaison dangereuse ; enfin... *« Sans doute, ajoute-t-il, à ses débuts, la peinture qui naquit de la Révolution insista trop sur son nationalisme. Nous avons exagéré les distortions, et, intensifiant nos couleurs, nous avons tenté d'accentuer ce contraste avec la délicatesse européenne que nous considérions décadente. Nous avons voulu montrer un art rude, brutal, manifestement opposé à une certaine mollesse européenne »* ... (Traduction de l'auteur).

Le noir et le blanc ont magnifiquement exprimé l'originalité de cette impulsion créatrice, car là, les moyens sont relativement simples et distincts, l'aisance d'expression y est accessible plus qu'en peinture et le message vient bien. Certaines lithographies, certains bois ont une expression dramatique, brutale, poignante et spontanée ; le chant plastique s'en dégage. Mais, en face du problème si complexe de peindre, je ne vois pas de peintre mexicain qui présente une solution plastique satisfaisante ; ni Orozco, ni Rivera, ni Siqueiros n'ont inventé une peinture nouvelle, des gammes de formes et de couleurs, des gammes de matières nouvelles pour créer un objet pictural beau de matière, beau au même titre qu'une pièce de céramique et, en plus, composé en tant que tableau. — Matisse et même Dufy, parfois un peu féminin, se sont exprimés avec plus de force encore et plus de liberté ; ils savaient choisir ! Et lequel des peintres ici représentés s'approche de la grande brutalité de Rouault ?...

L'arrière-pensée de faire mexicain, américain, ou canadien a toujours distrahit le peintre de la peinture et des qualités premières du tableau.

La sévérité de ces jugements peut paraître extrême. J'espère qu'elle est simplement honnête et juste.

JACQUES G. DE TONNANCOUR.

L'EQUIPE PRESENTE TESSA...

L'EQUIPE de Pierre Dagenais débutait, il y a moins d'un an, par un spectacle d'allure très jeune, un peu facile, « *Altitude 3200* ». Cette pièce s'adaptait absolument aux éléments de la troupe et aux idées du public. D'un seul coup l'Equipe se faisait connaître et s'attachait un groupe de fidèles.

« *Tessa* » est le deuxième spectacle de l'*Equipe*, mais c'est surtout son manifeste. Ce groupe de comédiens veut prouver, par ce choix, qui a dérouté plusieurs observateurs, quelles sont exactement ses intentions. *Altitude 3200* a été surtout un travail de frottement, de polissage ; il s'agissait d'homogénéiser les éléments de la troupe, de « forger un instrument ». Avec *Tessa*, l'*Equipe* prend définitivement position ; elle veut être, à Montréal, le groupe de comédiens professionnels représentant l'Idée classique. *Tessa*, du moins par l'adaptation qu'en a faite Jean Giraudoux, est une oeuvre classique. Les sentiments de Lewis et de Tessa rejoignent ceux d'Hamlet et d'Ophélie. D'ailleurs, plus d'une affinité relie le théâtre de Shakespeare à celui de Giraudoux ; la fantaisie poétique du *Songe* n'est pas bien loin d'*Amphytrion* 38. C'est pourquoi, en mettant à l'affiche une oeuvre de Giraudoux, et *Tessa* en est une, l'*Equipe* fait plus que distraire le public, elle fait oeuvre d'humaniste ; il est heureux et de bon augure qu'un groupe laïc ait eu un tel souci. Sa position ainsi établie, dans l'ordre des valeurs spirituelles, l'*Equipe* entend développer à Montréal des habitudes de mise en scène capables de redonner au théâtre une vie, un rythme qu'il devrait partager avec les autres arts : cinéma, musique, danse ou peinture. Le théâtre ne sera donc plus un art figé, légèrement désuet, enkylosé dans de vieilles formules ; il peut s'adapter à la vie moderne, à son rythme, à condition que la mise en scène lui infuse cette jeunesse perdue.

Après la mise en scène étonnante d'*Altitude*, celle de *Tessa*, également réalisée par Pierre Dagenais établit la preuve qu'une oeuvre de théâtre, pour vivre complètement, a besoin d'une mise en scène adéquate.

La famille Sanger vit dans un désordre harmonieux : musique et liberté semble être sa devise. Par une mise en scène savante, complexe, mobile, picturale, Pierre Dagenais a brodé sur ce thème la fantaisie la plus vivante et la plus poétique qu'il nous ait été donné de voir à Montréal. Il excelle surtout, et pour cause, à faire vivre les jeunes. Le premier acte est une sorte de chassé-croisé dansé par les enfants Sanger et leurs invités.

L'EQUIPE PRESENTE TESSA...

Le mot danse peut seul qualifier ces bonds, ces entre-chats, ces attitudes qui tiennent autant du ballet que du théâtre.

Pour aérer la scène où évoluent une vingtaine de personnages, le décorateur, M. Jean Choquet a trouvé une solution ingénieuse ; au premier et au deuxième acte, il prolonge la scène par une ou deux pièces latérales entrevues des spectateurs grâce à des portes d'arche. Ces dégagements permettent au metteur en scène de réaliser quelques effets de perspective d'un naturel et d'un art achevé. «C'est bien joli des filles Sanger»... surtout lorsqu'elles sont incarnées par Milles Sutto, Guilbeault et Brind'Amour. Les trois étapes de l'évolution féminine furent savamment exprimées par ces trois grandes petites filles. Paulina-Guilbeault est une enfant où domine encore la vie instinctive, un peu animale. Tony vient d'avoir la révélation brutale de l'amour ; elle en est encore toute blessée, mais affiche parfois une joie orgueilleuse d'avoir grandi si vite. Tessa reflète l'état instable où l'enfant devient femme, s'effraie et s'émerveille du sentiment qui grandit en elle. Elle ne se refuse pas à la douleur, au contraire elle s'y offre. Tessa devine que sa destinée est d'aimer et de souffrir, mais elle en accepte le fardeau avec joie. Janine Sutto a fait vivre Tessa avec toutes ses nuances, ses demi-teintes, ses sourires émus, ses regards profonds. On ne pouvait rêver Tessa plus juste. Le travail accompli par cette jeune artiste mérite d'être distingué. D'ailleurs, c'est l'une des fortes qualités de *l'Equipe* : le travail soigné se devine dans chaque rôle, tant chez les jeunes que chez les plus expérimentés. Le thème mélancolique que chantait si joliment mademoiselle Sutto est l'oeuvre d'un jeune compositeur canadien, monsieur Laurent Jodoin. Il est regrettable que certains n'aient pu rendre justice à la musique qu'il a composée pour *Tessa*. Devant l'effort gigantesque de *l'Equipe* pour donner à Montréal un théâtre d'art qui soit joué par des artistes complets, on regrette qu'il n'y ait nulle part, chez-nous, une salle convenable pour héberger un tel mouvement. Une salle qui ait le confort et les qualités acoustiques voulues.

Dans un théâtre aux résonnances moins métalliques et moins capricieuses, le dialogue vif et fin de Giraudoux aurait été mieux compris de tous. N'est-il pas permis d'espérer qu'un jour, le Conservatoire pourra ériger une salle convenable et qu'il sera en mesure, sinon de reconnaître officiellement, du moins d'abriter les efforts d'une troupe comme *l'Equipe* dont l'idéal artistique, et le désintéressement et la valeur de certains éléments sont évidents.

JUDITH JASMIN

LA SAISON MUSICALE A MONTREAL

A SUIVRE OU A NE PAS SUIVRE.

C'est avec plaisir que je me rends aujourd'hui à la demande de notre Directeur, monsieur Pierre Baillargeon qui me confie la tâche délicate, mais agréable, de rédiger cette chronique.

Quelle sera la réaction de mes nouveaux lecteurs après avoir pris connaissance de cet article sans prétention ? L'avenir me l'apprendra.

Certains d'entre vous diront ; « Nous n'avons aucunement besoin des conseils de cette nouvelle venue pour aller où bon nous semble, et nous sommes bien libres d'aimer X ou Z et d'écouter avec tout le recueillement désiré les oeuvres de Messieurs Wagner ou Tartempion. Nous appartenons à un pays démocratique, et nous n'admettons pas le régime dictatorial. »

Avant tout, je tiens à rassurer vos esprits inquiets car je n'ai aucune disposition naturelle pour jouer au « Masso », c'est un rôle qui se termine mal au dernier acte.

Ceci dit, je ne désire nullement que mes conseils soient suivis à la lettre. Heureusement ou malheureusement pour vous, votre goût n'est pas le mien et, probablement, comme tout amateur de musique qui se respecte, vous devez avoir par nature un esprit de contradiction assez prononcé.

Tout d'abord, il me semble que nous devons être reconnaissants aux organisateurs des nouveaux *Vendredis Artistiques* au St-Denis, car ils nous procurent la joie de voir et d'entendre une pléiade d'artistes ; et il est extrêmement difficile de faire un choix.

Dans le domaine du concert symphonique, la saison débute brillamment le 15 octobre avec le FESTIVAL DE MUSIQUE FRANÇAISE sous la direction de notre grand chef, Pierre Monteux.

C'est une aubaine que les admirateurs de notre Ecole Moderne française ne laisseront pas passer. J'espère avoir le plaisir de consacrer dans un jour très prochain un article sur l'Ecole Moderne française ; cela dépasserait aujourd'hui les cadres de ma chronique.

LA SAISON MUSICALE A MONTREAL

Le 29 octobre Marcel Hubert qu'il est inutile de présenter aux Montréalais sera le soliste à un concert symphonique et, Pierre Monteux sera présent au pupitre.

Autre festival le 12 novembre, cette fois de musique polonaise avec le quelque peu vieillissant Huberman, et le brillant jeune Malcuzyński.

Le Grand Kreisler le 19 novembre.

Mia Slavenska pour qui j'ai une admiration toute particulière dansera devant nous le 7 janvier.

Malcuzyński nous promet un récital le 28 janvier et le *Ballet Russe* de Monte Carlo viendra nous enchanter pendant quelques jours.

Au mois d'avril Joseph Hofmann viendra couronner dignement la série des VENDREDIS ARTISTIQUES.

Montréal fera la connaissance au cours de la saison d'un opéra d'une facture essentiellement française, *Marouf, savetier du Caire* d'Henri Rabaud livret de Lucien Nepoty et dont l'inspiration est tirée d'un conte des *Mille et une Nuits*. Créé à l'Opéra Comique de Paris en 1914, ce sera une nouveauté pour les Montréalais.

Il semble que nous devons espérer avoir bientôt ici des oeuvres comme *Ariane* et *Barbe-Bleue* de Dukas, *Gargantua* de Mariotte, le délicieux ballet, *Salade*, de Milhaud et *Aeneas* de Roussel, malheureusement les interprètes français ne foisonnent pas en Amérique.

Je dois avouer à mes lecteurs que je serai particulièrement heureuse de réapplaudir notre célèbre *Manon*, et, *Le Chemineau* de Leroux au St-Denis cette année.

Bruno Walter l'incomparable conducteur des oeuvres de son divin compatriote Mozart, que les Etats-Unis ont le privilège de retenir parmi eux viendra diriger une soirée le 26 octobre aux CONCERTS SYMPHONIQUES.

Nous aurons la joie de retrouver pour deux séances aux concerts du Mardi au Plateau l'enthousiaste et beethovenien Defauw ; Menuhin sera le soliste d'un de ces concerts.

Je signale à l'attention de mon public pour le mois d'avril la venue de notre si merveilleux pianiste français Robert Casadesus.

La *Symphonie sur un chant montagnard français* de d'Indy qu'il interprétera aux CONCERTS SYMPHONIQUES mérite tous les éloges.

J'ai une très vive admiration pour Monsieur Rubinstein mais je désirerais (et je ne suis pas la seule) que lors de sa prochaine apparition avec les CONCERTS SYMPHONIQUES, il ne nous jette pas en pâture le *concerto no 1* de Tchaikowski. Evidemment, nous sommes en guerre, mais, heureusement pour nous, le rationnement ne s'étend pas sur la musique, et cette pièce célèbre est une nourriture un peu pauvre pour des affamés du talent de ce grand artiste.

Un dernier conseil avant de te quitter, lecteur ami ou ennemi : applaudis le plus possible durant la saison, et ne porte pas un jugement téméraire sur le malheureux ou la malheureuse qui vient te distraire pour un soir de l'obsession de paiement de tes taxes de guerre.

N'oublions pas les récitals du HIS MAJESTY'S parmi lesquels nous aurons deux chanteurs du Metropolitan, Bidu Sayao et Ezio Pinza.

Trois pianistes célèbres apparaîtront aussi sur la scène du théâtre de la rue Guy, bien différents l'un de l'autre, Serkin, Rubinstein et Brailowski et j'avoue mon faible pour ce dernier.

ANNE MAYRAND.

COURS ANNE MAYRAND

Anne Mayrand, pianiste virtuose, a le plaisir d'annoncer qu'elle ouvre, à son studio de la Côte-des-Neiges, des cours de piano technique et interprétation, à prix populaire, pour élèves avancés.

Ces cours seront donnés tous les jeudis, de 8 à 9 h. p.m. et seront mixtes.

Anne Mayrand a fait ses études musicales à Paris, au Conservatoire.

A douze ans, elle obtenait le Prix d'Honneur du ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

Elle fut l'une des plus brillantes élèves des grands maîtres I. Philipp et Yves Nat, et aux Etats-Unis, elle étudia avec S. Stojowski, le disciple du regretté Paderewski.

Anne Mayrand donna plusieurs récitals à Paris et en province.

La presse française fut unanime à louer sa brillante technique et son style raffiné. Aux Etats-Unis, elle se fit entendre dans le Connecticut, le New Jersey et au Town Hall de New York. Les critiques américains furent séduits par sa technique parfaite, sa magnifique interprétation et la classèrent artiste de grand talent. L'an dernier, Anne Mayrand se fit entendre pour la première fois à Montréal et à Ottawa ; un accueil des plus enthousiastes lui fut fait.

Ouverture des cours, le jeudi, 16 septembre, à 8 h. p.m. Prix des cours, \$12.00 pour trois mois. Prière de se faire inscrire à l'adresse suivante : Cours Anne Mayrand, 3465, Côte-des-Neiges, près de la rue Sherbrooke. Appartement 80. Tél. : FI. 5010

A LA MANIERE DE... GUY SYLVESTRE

Manifeste pour une revue nouvelle qui porterait le nom de *Mitaines de l'Enfer*, accompagné d'un plaidoyer parallèle pour les romanciers perpendiculaires.

Il convient, en présentant la revue *Mitaines de l'Enfer*, de passer en revue quelques idées générales au sujet des revues en général. Une revue n'est ni un forum d'idées, ni un recueil de bons textes. C'est une trouée sur l'idéal, sur l'immarcessible, et, comme l'a écrit Rilke, notre cher grand Rilke, sur « cette vibration qui nous console ». C'est une trouée et non pas un trou. Qu'on songe au trou de Maupassant ! Rien de moins poétique. C'est une trouée qui donne la catharsis, laquelle est un doux tremblement de tous les membres. Une revue, c'est la poésie, quoi ! la poésie dans son véhicule normal. Il y a eu le *Leonardo* de Papini, le *Parnasse contemporain* de Théophile Gauthier, *Littérature* de Guillaume Apollinaire. Il y aura dorénavant *Mitaines de l'Enfer*.

Si cette revue porte le nom de *Mitaines de l'Enfer*, c'est que Dostoïevski, au temps où il pelletait de la terre dans la *Maison des Morts*, avait vraisemblablement besoin de mitaines. D'autre part, Dante a écrit *l'Enfer*. Cela fait *Mitaines de l'Enfer*, parce que Dante et Dostoïevski, encore que Dante n'ait pas écrit de romans, sont des romanciers perpendiculaires.

On a trouvé bizarre ma division des romanciers en horizontaux et en perpendiculaires. Qu'on songe pourtant à Léon Bloy et à ses réflexions sur les horizontales. Qu'on se dise aussi qu'il n'y a rien de plus perpendiculaire qu'une laisse du Ramayana et qu'une vise des Niebelungen !

Je vous présente donc cette revue où il n'y aura sans doute pas grand chose à comprendre, mais beaucoup à sentir, (n'allez pas croire que je fais allusion au mot de Toulouse-Lautrec), parce que cette revue sera une oeuvre d'art pur, un joyau fin, une *chose de beauté* pour parler comme le grand Dante-Gabriel Rossetti, prince des surréalistes américains.

C'est ainsi que j'ai l'impression que ce modeste imprimé d'expression française exprimera au mieux les sentiments imprimés au coeur de nos meilleurs écrivains en même temps qu'il imprimera une vigoureuse poussée à l'élan des aspirations des véritables intellectuels d'expression française au Canada, pour ainsi dire.

HENRI FRACOSTEL

LES EXPOSITIONS D'OCTOBRE

A la Galerie des Arts :—

—La « **BRITISH CRAFTS EXHIBITION** », le 8 octobre.

Il est intéressant de remarquer qu'en Angleterre, plusieurs artistes de renom, au nombre desquels on peut citer Duncan Grant, prennent plaisir à créer des modèles pour leurs compatriotes artisans. —

Cette exposition est, il me semble, un merveilleux exemple de collaboration entre l'artiste et l'artisan d'un même pays. —

— Aussi : — **EXPOSITION DE PEINTURES LEGUEES PAR FEU W. J. MORRICE A LA GALERIE DES ARTS**, le 8 octobre.

Voici une riche collection, comprenant des Raeburn, Opie, Ribera, Isabey, une vingtaine de tableaux et croquis par Morrice, et des toiles d'autres artistes canadiens. —

A la Dominion Gallery of Fine Art :—

—**EXPOSITION BORDUAS**, du 2 au 13 octobre.

Elle comprend deux salons d'une trentaine de peintures à l'huile. —

M. Borduas semble avoir atteint un haut degré en art surréaliste. —

—**EXPOSITION ERIC**, le 23 octobre.

Cette exposition se compose d'une belle variété d'interprétation de paysages laurentiens. —

A l'Art Français :—

—**HENRY MASSON** expose quelques unes de ses oeuvres, du 2 au 16 octobre.

Nous y trouverons l'expression vivante et très personnelle d'un peintre ... canadien avant tout. —

Aux Galeries Watson :—

—On expose en permanence un choix de tableaux d'artistes canadiens. —

Suzor Côté, Gagnon, Cullen et Pilot, y ont leur place. —

Au Collège Jean-de-Brébeuf :—

—Du 26 septembre au 11 octobre, Jacques G. de Tonnancour expose dessins et peintures.

Exposition marquée d'une évolution progressant vers plus d'ampleur et de mouvement. Belle plénitude.

ALBERTE DÉCARIE

Ministère du Secrétariat de la Province de Québec

Honorable Hector Perrier
ministre

Jean Bruchési
sous-ministre

L'ECOLE DU MEUBLE

1097, rue BERRI

MONTREAL

*Pour tous renseignements concernant l'école s'adresser au
directeur M. Jean-Marie Gauvreau.*

LES PLUS BELLES

Cartes de Souhairs

sont éditées par :

l'Office Central Catholique de Montréal

1251 Parc Lafontaine (Rachel est)

Tél. : FR.6167

12
SUJETS ASSORTIS
en lithographie-couleurs
PLIANTS 6 x 4½
(4 pages)
avec
Textes religieux choisis

PRIX DE GROS (enveloppes comprises)	
La Douzaine	.55
Le Cent	\$3.90
Le Mille	\$35.00

Secrétariat de la Province de QUÉBEC

On ne saurait surestimer l'importance de l'enseignement des Beaux-Arts pour l'avancement de notre peuple. Cet enseignement a fait des progrès considérables, depuis quelques années, sous l'impulsion que lui a donnée le Secrétariat de la Province.

Jeunes gens, jeunes filles qu'attirent l'Architecture, le Dessin, la Peinture, l'Aquarelle, la Sculpture statuaire et ornementale et l'Art décoratif (théorique et pratique), suivez les cours de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, institution d'enseignement supérieur et foyer de haute culture.

Pour renseignements s'adresser au Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, 3450 rue St-Urbain, Montréal.

JEAN BRUCHESI
sous-ministre

HECTOR PERRIER
ministre

South Shore Forest Products Co. Limited

Rend hommage à la

Pensée Française

*Industriels et Exportateurs
de bois à fuseaux*

Président: F. G. TURGEON.